

SAINT AELRED, ABBÉ DE RIEVAULX L'AMITIÉ SPIRITUELLE

PROLOGUE

AU LIVRE DE L'AMITIÉ SPIRITUELLE

Je n'étais encore qu'un écolier ; déjà la gentillesse de mes camarades exerçait sur moi un charme puissant ; entraîné par l'exemple et les inclinations vicieuses, – dangers de cet âge, – mon cœur s'abandonna tout entier à ses affections et se consacra à l'amour ; rien de plus doux, de plus suave, de plus profitable me semblait-il, qu'être aimé et aimer. Flottant au gré des amours et des liaisons amicales, mon âme était ballottée çà et là ; dans son ignorance de la loi de la véritable amitié, elle se laissait souvent prendre à ses apparences. Enfin me tomba un jour entre les mains ce beau livre qu'écrivit Cicéron sur l'amitié ; à peine ouvert, il m'apparut aussi intéressant par la profondeur des idées que par les agréments du style. Sans doute, je ne me sentais pas capable de réaliser l'idéal qu'il proposait ; mais je me félicitais néanmoins d'avoir trouvé une espèce de formule d'amitié où ramener les détours de mes amours et affections. Quand il plut à mon bon Maître de me remettre sur la voie, de me retirer de la fange et de guérir ma lèpre à son contact salutaire, je renonçai aux espoirs du siècle et entrai au monastère ; je m'appliquai aussitôt à la lecture des saintes Lettres, que mon œil chassieux et fait aux ténèbres charnelles avait été incapable jusqu'alors de scruter, fût-ce superficiellement. La sainte Écriture faisait donc mes délices et ce peu de science que le monde m'avait donné paraissait bien vil en comparaison ; je me rappelais ce que j'avais lu sur l'amitié dans le livre que j'ai dit et m'étonnais de ne plus le goûter comme autrefois. C'est que dès lors, rien de ce que n'emmiellait le miel du très doux Jésus, rien de ce que n'assaisonnait le sel des saintes Écritures n'était capable de ravir totalement mes affections. Mais j'y réfléchissais sans cesse, cherchant à m'appuyer sur l'autorité des Écritures. J'avais relevé dans les œuvres des saints Pères plusieurs passages sur l'amitié ; je voulais aimer en esprit et ne m'en sentais pas la force ; aussi, je résolus d'écrire sur l'amitié spirituelle et de me prescrire les règles d'un chaste et saint amour.

Nous avons donc partagé cet opuscule en trois livrets. Dans le premier, nous faisons ressortir ce qu'est l'amitié, quelle est son origine et sa cause ; dans le second, nous exposons le fruit de l'amitié et son excellence ; dans le troisième, nous expliquons autant que faire se peut, comment et entre quelles personnes l'amitié se conserve intacte jusqu'au bout.

Si le lecteur y trouve profit, qu'il en rende grâce à Dieu et implore pour mes péchés la miséricorde du Christ. Si, au contraire, il juge notre travail superflu ou inutile, qu'il ait égard à l'infortune qui m'a poussé à resserrer le flot de mes pensées dans le cadre de ces considérations.

PREMIER ENTRETIEN

ESSENCE ET NAISSANCE DE L'AMITIÉ

Interlocuteurs : AELRED, YVES.

La scène est dans un monastère dépendant de Rievaulx.

Introduction

1. Présentation de l'interlocuteur et Circonstances de l'entretien.

Aelred. Nous voici, moi et toi, et, je l'espère, en tiers entre nous, le Christ ! Personne ne viendra en ce moment nous importuner ; personne n'interrompra notre amicale conversation ; cette chère solitude, nulle voix, nul bruit ne la troublera. Eh bien ! donc, très cher, ouvre-moi ton cœur ; glisse ce qu'il te plaît à l'oreille d'un ami ; profitons avec reconnaissance du lieu, du moment et de nos loisirs. Tout à l'heure,

j'étais assis dans le groupe turbulent des frères ; c'était un beau vacarme ! L'un d'interroger, l'autre de disputer ; celui-ci de proposer des questions sur les Écritures, celui-là sur la morale, un autre sur les vices, un autre encore sur les vertus. Toi seul, tu te taisais ; il t'arrivait de relever la tête, prêt à jeter quelques mots dans la discussion ; mais bientôt, comme si la voix s'étouffait dans ta gorge, tu t'inclinais de nouveau et gardais le silence ; ou encore, tu nous quittais pour nous revenir l'instant d'après, la tristesse sur le visage. J'en concluais au moins ceci, que pour manifester les pensées de ton âme, tu avais horreur de la foule et souhaitais le secret.

Yves. C'est bien cela ! Et je suis si heureux à la pensée que tu te soucies de ton enfant ; nul autre que l'Esprit de charité ne t'a révélé le fond de son âme. Daigne ta bienveillance m'autoriser, chaque fois que tu visiteras tes fils, qui sont ici, à t'entretenir, ne fût-ce qu'une fois, à l'écart des autres et à te découvrir calmement les tempêtes de mon cœur !

Aelred. Bien volontiers ! Ce m'est une très grande joie de te voir peu enclin à ces conversations vides et oiseuses et toujours disposé, au contraire, à t'entretenir de ce qui peut être utile ou nécessaire à ton progrès spirituel. Parle donc sans crainte et confie à un ami toutes tes préoccupations et pensées ; apprends de moi ou apprends-moi, donne et reçois, répands et puise.

Yves. Je suis prêt, certes, mais à apprendre, non à enseigner ; non à donner, mais à recevoir ; à puiser, non à répandre ; mon âge m'en fait une loi, mon inexpérience m'y contraint, ma profession religieuse m'y engage.

2. Le sujet ; insuffisance de Cicéron.

Mais, pour ne pas perdre sottement un temps si précieux, je voudrais que tu m'instruises de l'amitié spirituelle ; que tu me dises en quoi elle consiste, quelle est son utilité, son principe et sa fin ; si elle est possible entre tous et sinon, entre qui ; et enfin comment elle peut se conserver intacte et, sans fâcheuses dissonances, saintement se parfaire.

Aelred. Je m'étonne de ce que tu juges devoir m'interroger sur un sujet que les plus excellents Sages de l'antiquité ont traité surabondamment ; tu as usé ta jeunesse à les étudier et, en particulier, tu as lu le livre de Tullius Cicéron sur l'Amitié ; il disserte avec abondance sur cette question, sans en négliger aucun aspect, en un beau style, et trace, pour ainsi dire, les lois et les préceptes de l'amitié.

Yves. Non certes, ce livre ne m'est pas tout-à-fait inconnu ; je l'ai beaucoup goûté jadis ; mais depuis que j'ai commencé à extraire de ses rayons le doux miel des saintes Écritures, le nom melliflue du Christ a revendiqué pour lui, en le libérant, l'affectueux penchant de mon cœur ; aussi, ce que je lis ou entends a beau être finement et éloquemment exprimé, s'il y manque le sel des lettres célestes et le condiment de ce nom très doux, cela perd pour moi et saveur et clarté. Voilà pourquoi j'aimerais à t'entendre fonder sur l'autorité des Écritures les dires des anciens, pour autant qu'ils ne heurtent pas la saine raison, et, de même et surtout, les autres considérations que réclame la bonne marche de notre entretien. Je voudrais m'instruire davantage de la manière dont cette même amitié qui doit régner entre nous prend naissance dans le Christ, se conserve conformément au Christ et se rapporte au Christ comme à sa fin et perfection. Cicéron n'a pas connu la vertu de la véritable amitié, puisqu'il en ignorait totalement le principe et la fin, savoir le Christ.

Aelred. Tu as raison, je l'avoue ; aussi, sans égard à ma personne ni à mes propres forces, je vais, non t'instruire, mais tout simplement conférer avec toi. Tu viens de nous montrer le chemin et de jeter une lumière brillante au seuil même de notre recherche ; nous ne risquons pas de nous égarer et nous marcherons en droite ligne au but que nous poursuivons. Qu'y a-t-il, en effet, de plus sublime à dire sur l'amitié, de plus vrai, de plus utile que ceci : elle naît dans le Christ, elle se développe selon le Christ, elle s'achève par le Christ ?

I. Essence de l'Amitié.

1. Définition de Cicéron.

Eh bien ! donc, dis-moi par où commencer nos recherches sur l'amitié.

Yves. Avant tout, je pense qu'il faut la définir, crainte de paraître peindre dans le vide, si nous ignorions le point de départ de tout notre développement.

Aelred. La définition de Cicéron ne te suffit-elle pas ? L'amitié, dit-il, est un accord sur les choses humaines et divines, accompagné de bienveillance et de charité.

Yves. Si cette définition te contente, je m'en tiens satisfait.

Aelred. Ainsi donc, ceux qui pensent de même sur l'homme et sur Dieu, qui ont même volonté avec bienveillance et charité, ceux-là, nous les proclamerons parvenus à la perfection de l'amitié ?

Yves. Pourquoi pas ? Toutefois, je ne vois pas bien ce que ce païen veut exprimer par ces mots de bienveillance et de charité.

Aelred. Sans doute qu'il désigne par le mot de charité une affection de l'âme et par celui de bienveillance la traduction en actes de ce sentiment. Car cet accord sur les choses humaines et divines doit précisément être cher à chacun, c'est-à-dire suave et précieux ; et sa traduction extérieure, l'acte qui l'exprime, s'accompagner de bienveillance et de douceur.

Yves. La définition me plairait assez, je l'avoue, si elle n'avait le tort de s'appliquer aussi aux païens et aux juifs, sans parler des mauvais chrétiens. Or je suis persuadé que la véritable amitié est impossible entre ceux qui ne sont pas unis au Christ.

Aelred. La suite nous montrera assez si et en quoi cette définition est trop étroite ou trop large ; il nous sera loisible, soit de la rejeter, soit de l'adopter comme suffisante et complète. Telle quelle, tout imparfaite qu'elle te semble, elle est de nature à nous faire comprendre ce qu'est l'amitié.

2. La vertu d'amitié.

Yves. Je t'en prie, ne t'embarrasse pas de ces déficiences, mais contente-toi de m'expliquer à fond la signification du mot amitié.

Aelred. Bien volontiers, mais aie égard à mon ignorance et ne me force pas à t'apprendre ce que je ne sais pas. Il me paraît qu'ami vient d'amour, et amitié d'ami. Or, l'amour est un certain mouvement de l'âme intelligente, par lequel elle désire, recherche et convoite quelque objet pour en jouir ; par lequel aussi elle en jouit avec une douceur intime et l'étreint pour en conserver la possession. Dans notre Miroir, ouvrage que tu connais bien, nous avons décrit avec toute la clarté et le soin possible les diverses démarches de cette affection de l'âme. Un ami, c'est en quelque sorte le gardien de l'amour, ou, selon d'autres, le gardien de l'âme elle-même ; mon ami sera le gardien de mon amour, ou de mon âme elle-même, il en gardera en un silence fidèle tous les secrets, il corrigera dans la mesure de ses forces les défauts qu'il apercevra ou en supportera les imperfections ; il partagera ses joies et ses peines ; tout ce qui concerne son ami, il le ressentira comme sien. Par conséquent, l'amitié est cette vertu qui lie les âmes par une douce alliance de prédilection et, de plusieurs, ne fait qu'un. Voilà pourquoi même les philosophes de ce siècle n'ont pas rangé l'amitié parmi les sentiments fortuits ou éphémères, mais bien au nombre des vertus qui sont éternelles. Salomon, à ce qu'il semble, leur fait écho au livre des Proverbes : « Il aime en tout temps, dit-il, celui qui est ami », déclarant ainsi clairement que l'amitié est éternelle si elle est véritable ; que si elle vient à cesser, c'est qu'elle n'était pas véritable, quoiqu'elle parût exister.

Yves. Mais comment se fait-il donc, qu'entre gens des plus amis s'élèvent quelquefois – l'histoire en est témoin – de très graves désaccords ?

Aelred. Nous reviendrons plus longuement là-dessus, en son lieu, s'il plaît à Dieu. En attendant, crois-moi bien, il n'exista jamais un ami qui ait pu nuire à celui qu'il avait une fois reçu en son amitié ; je dirai

plus : l'ami n'a pas goûté les douceurs de la véritable amitié, qui, même blessé, cesse d'aimer celui qu'il a une fois aimé : « C'est en tout temps que l'ami aime ». Accablé de reproches, outragé, livré aux flammes, mis en croix, « celui qui est ami, aime en tout temps ». Comme le dit notre Jérôme, « une amitié, qui peut finir, n'a jamais été véritable ».

Yves. Si telle est la perfection de la véritable amitié, il n'est pas étonnant que l'antiquité n'ait gardé le nom que de très rares vrais amis : c'est à peine, écrit Cicéron, si en tant de siècles s'est conservée la mémoire de trois ou quatre paires d'amis. Si donc, à notre époque, en ces temps chrétiens, si rares sont les amis, c'est en vain, semble-t-il, que je peine à scruter cette vertu dont je désespère d'atteindre jamais la merveilleuse et étonnante sublimité.

Aelred. L'effort vers de grandes choses, a-t-on dit, est déjà quelque chose de grand. C'est la marque d'une âme vertueuse de poursuivre sans cesse le sublime malgré ce qu'il offre d'ardu, soit qu'elle atteigne l'objet de ses aspirations, soit qu'elle comprenne plus clairement et connaisse davantage ce qu'il lui faut désirer ; ce n'est pas, crois-moi, un mince progrès que de se rendre compte, grâce à une plus exacte connaissance de la vertu, de la distance dont on en reste séparé.

Cependant un chrétien ne doit jamais désespérer d'acquérir une vertu, si haute soit-elle, lui qui, chaque jour entend dans l'évangile la divine parole : « Demandez et vous recevrez, etc... ». Rien d'étonnant s'il se trouve si peu de sectateurs de la vraie vertu parmi les païens qui ignoraient Celui qui donne la vertu, et le Seigneur dont il est dit : « Le Seigneur des vertus est lui-même ce roi de gloire ». Parmi les fidèles je pourrais assurément te citer non pas trois ou quatre, mais mille paires d'amis, tout prêts à mourir l'un pour l'autre, tels ce Pylade et cet Oreste, dont ils parlent comme d'une grande merveille, si tant est qu'ils existèrent. Ne réalisaient-ils pas la définition cicéronienne, ne pratiquaient-ils pas la vraie vertu d'amitié, ceux dont il est écrit : « La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme et aucun ne disait que quelque chose lui appartenait ; mais tout était commun entre eux » ? Comment donc n'aurait pas régné entre ces gens, qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, ce « parfait accord sur les choses divines et humaines, accompagné de charité et de bienveillance » ? Que de martyrs ont donné leur vie pour leurs frères ! Combien leur ont sacrifié leur fortune, ne reculant ni devant les travaux, ni devant les tortures ! Tu as lu, je pense, bien des fois, et non sans émotion, l'histoire de la pucelle d'Antioche, que la ruse fort louable d'un soldat avait arrachée aux lupanars et qui subit le martyre avec celui qui avait été le gardien de son honneur dans la maison close. Je te donnerais encore beaucoup d'autres exemples, mais ce serait trop long et leur abondance même nous invite à la discrétion. Le Christ Jésus l'a annoncé, il a parlé et ils se sont multipliés au-delà de toute expression : « Personne, dit-il, ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ».

Yves. Ainsi donc nous n'établirons aucune différence entre l'amitié et la charité ?

Aelred. Bien au contraire, il en existe une très grande. En effet, la charité doit embrasser bien plus de monde que l'amitié : ainsi l'a sanctionné l'autorité divine. Ce ne sont pas seulement nos amis, mais nos ennemis eux-mêmes que la loi de charité nous fait un devoir de recevoir au sein de notre amour ; tandis que nous n'appelons nos amis que ceux à qui nous ne craignons pas de confier notre cœur et ses secrets et qui à leur tour sont liés envers nous par la même fidélité dans la même assurance.

3. Fausses amitiés ; vraie amitié.

Yves. Mais, combien de gens, vivant selon le siècle et s'accordant dans le vice, ne se lient-ils pas par une semblable alliance ! Plus que toutes les délices du monde, ils goûtent les douceurs de ce commerce amical. Entre tant de formes d'amitié, aie la bonté, je te prie, de mettre à part celle que nous croyons devoir appeler spirituelle, pour la distinguer des autres qui l'enveloppent, pour ainsi dire, et en obscurcissent l'éclat et se présentent bruyamment à ceux qui la cherchent et la désirent ; sépare-la en quelque sorte de leur société ; que cette comparaison la fasse apparaître plus brillante et plus souhaitable et nous porte, nous excite à l'acquérir.

Aelred. C'est bien à tort qu'ils prennent ce beau nom d'amis, ceux qui se rencontrent dans le mal. Car qui n'aime pas, n'est pas ami ; et il n'aime pas l'homme, qui aime l'iniquité : « Qui aime l'iniquité, n'aime pas, mais hait son âme » ; or, qui n'aime pas son âme ne peut, à coup sûr, aimer celle d'autrui. D'où il suit,

qu'ils se parent à tort du titre de l'amitié, qu'ils sont trompés par une vaine ressemblance et ne la possèdent pas en sa force et vérité. Néanmoins, si une telle amitié, salie par la passion, gâtée par l'intérêt, souillée par la débauche, est déjà si pleine de charmes, quelle ne doit pas être la douceur, il est aisé de le deviner, de cette vraie amitié, qui est d'autant plus sûre qu'elle est plus honnête, d'autant plus suave qu'elle est plus chaste, d'autant plus heureuse qu'elle est plus libre ! Souffrons cependant, à cause d'une certaine ressemblance entre ces affections, d'appeler aussi amitiés ces liaisons qui ne sont pas de vraies amitiés, à condition de bien les séparer de l'amitié spirituelle, la seule véritable. Distinguons donc l'amitié charnelle, l'amitié mondaine, l'amitié spirituelle. L'amitié charnelle se fonde sur un accord dans le vice ; la mondaine s'allume avec l'espoir du profit ; la spirituelle enfin se cimente par la similitude de vie, de mœurs et de goûts entre gens de bien.

L'amitié charnelle débute par une affection qui, comme une catin s'offre à tout passant, en s'abandonnant aux divers dérèglements de l'ouïe et de la vue, par où pénètre jusqu'à l'esprit l'image de la beauté des corps et des plaisirs voluptueux ; en jouir librement paraît le bonheur ; mais en jouir sans compagnon semble moins agréable. Alors, gestes, signes, paroles, services, tout concourt à lier une âme à l'autre, à enflammer l'une à la chaleur de l'autre pour les fondre en un seul être ; une fois conclu ce pacte de misère, il n'est crime, il n'est sacrilège que l'un ne commette ou ne supporte pour l'autre ; rien de plus doux, à leur sens, que cette amitié, rien de plus juste ; « vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses » leur paraît commandé par les lois de l'amitié. Pareille liaison s'engage sans réflexion, se justifie sans motif, ne se gouverne pas par la raison ; c'est l'impétuosité de la passion qui l'entraîne çà et là ; elle ne garde pas la mesure, n'amène rien de bon, ne prévoit ni avantages ni inconvénients ; elle va son chemin sans rien considérer, imprudemment, follement, sans modération. Et ainsi, comme poussée par des furies, elle se consume elle-même ou se dénoue avec la même facilité qui l'a fait naître.

Quant à l'amitié mondaine, celle qu'engendre l'appétit des choses et des biens temporels, elle est toujours pleine de ruse et de tromperie ; en elle, rien de certain, de constant, d'assuré ; elle change comme la fortune et... suit la bourse. Aussi est-il écrit : « Tel est ami à ses heures et il cessera de l'être au jour de l'affliction ». Ote-lui l'espoir d'un profit et il cesse aussitôt d'être ton ami. C'est ce genre d'amitié qu'on a persiflé dans cet élégant distique : « Il est l'ami, non de ta personne, mais de ta prospérité, celui que la bonne fortune retient, que la mauvaise met en fuite ! » Quoi qu'il en soit, le principe de cette amitié vicieuse élève souvent à un certain degré de véritable amitié ; en effet, ceux qui se lient d'abord par l'espoir d'un gain commun, parviennent finalement, en se gardant leur foi dans ce trafic d'iniquité, à un accord complet et agréable, du moins en ce domaine purement terrestre. Mais elle ne peut en aucune façon prétendre au titre de véritable amitié, celle qui se noue et se conserve en vue d'un profit matériel.

L'amitié spirituelle, celle que nous appelons la véritable amitié, procède non de la perspective d'un profit temporel quelconque, non d'un motif extrinsèque, mais de la dignité même de la nature humaine et du désir du cœur humain, si bien qu'elle est à elle-même son fruit et sa récompense. De là vient que le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Je vous ai placés, pour que vous alliez et portiez du fruit, c'est-à-dire, pour que vous vous aimiez les uns les autres ». Car dans la véritable amitié, on va en progressant et l'on recueille le fruit en goûtant la douceur de sa perfection. A coup sûr, l'amitié spirituelle naît, entre gens de bien, de la similitude de vie, de mœurs, de goûts, de cet accord sur les choses humaines et divines, accompagné de bienveillance et de charité. Cette définition me paraît exprimer suffisamment la nature de l'amitié ; si, du moins, par la mention de la charité, nous précisons, à la mode de chez nous, que l'amitié exclut tout vice, et par celle de la bienveillance, nous signifions cette faculté d'aimer, qui nous émeut avec douceur au plus intime de nous-mêmes. Là où existe une telle amitié, là aussi se retrouve sans nul doute cette communauté de goûts et de répugnances, d'autant plus douce qu'elle est plus sincère, d'autant plus suave qu'elle est plus sainte ; ceux qui s'aiment de la sorte ne peuvent rien vouloir qui ne convienne ni rien refuser de ce qui convient. Cette amitié, la prudence la règle ; la justice la gouverne ; la force la garde ; la tempérance la modère. Nous le verrons en son lieu. Pour en revenir à la question qui te paraissait devoir faire le premier objet de nos recherches, savoir, la nature de l'amitié, lui avons-nous, crois-tu, accordé suffisamment d'attention ? Qu'en penses-tu ?

Yves. Ce que tu viens de dire suffit amplement, et je ne vois rien de plus à te demander à ce sujet.

II. Origine de l'Amitié.

Mais avant de passer à un autre point, je voudrais savoir quelle est l'origine de l'amitié entre les mortels. Est-ce la nature, est-ce le hasard, ou quelque nécessité, est-ce plutôt un précepte ou une loi qui l'implanta dans le genre humain et la mit en usage, usage qui, à son tour, la recommanda ?

Aelred. A mon sens, c'est d'abord la nature elle-même qui a imprimé dans le cœur humain cette tendance à l'amitié ; ensuite, l'expérience l'a fortifiée, enfin, l'autorité de la loi l'a réglée.

1. La nature.

En effet, Dieu, l'Être souverainement puissant et souverainement bon, se suffit à Lui-même, car Il est son propre bien, sa propre joie, sa propre gloire, sa propre béatitude. Et il n'est rien en dehors de Lui dont Il ait besoin, ni homme, ni ange, ni ciel, ni terre, ni rien de ce qu'ils renferment. Toute créature le proclame : « Tu es mon Dieu, Toi qui n'as pas besoin de ce qui m'appartient ». Et non seulement Il se suffit à Lui-même, mais Il est Lui-même la suffisance de toutes choses, donnant aux uns l'être, aux autres la sensation, aux autres encore la sagesse, étant Lui-même la cause de tout ce qui existe, la vie de tout ce qui sent, la sagesse de tout ce qui comprend. C'est Lui, Être suprême, qui a créé tous les êtres, les plaçant en leurs lieux, les répartissant avec discrétion en leurs temps. Il a voulu, suivant les prescriptions de sa raison éternelle, que toutes ses créatures vivent en paix et s'unissent en sociétés ; et que toutes, ainsi, de l'Être souverainement et purement Un, reçoivent comme un vestige d'unité. De là vient qu'Il n'a laissé solitaire aucun genre d'êtres ; mais, de tous ces genres, Il a tissé une façon de société. Car, pour commencer par les êtres dépourvus de sensibilité, quel est le terrain, quelle est l'onde qui ne produise qu'une seule pierre d'une seule espèce ? Quelle est la forêt qui ne produise qu'un seul arbre d'un seul genre ? Ainsi, même parmi ces êtres insensibles, il y a déjà comme une lueur de vie sociale, puisqu'aucun d'eux n'est isolé, mais est créé au contraire et conservé dans une sorte de société avec ceux de son espèce. Et chez les êtres doués de sensibilité, est-il si difficile de discerner comme une espèce d'amitié, une image éclatante de l'attrait pour la société ? Certes, en tout autre domaine, ils se comportent comme privés de raison ; mais en ce point, ils imitent tellement l'esprit humain qu'ils paraissent pour ainsi dire agir avec raison. C'est ainsi qu'ils se recherchent, qu'ils jouent entre eux, qu'ils expriment et trahissent leurs affections par gestes et par cris, qu'ils jouissent si ardemment et si profondément de la compagnie de leurs semblables ; ils semblent ne rechercher rien autre que ce qui constitue le charme de l'amitié. Et encore, chez les anges, la Sagesse divine a fait en sorte de ne pas en créer un seul, mais plusieurs ; il règne entre eux une aimable société, un amour très suave, source d'une même volonté et d'une même affection ; l'un a beau être supérieur à l'autre, il n'y a pas place pour l'envie : la charité de l'amitié s'y oppose ; aussi leur multitude exclut la solitude, et la communion de l'amour entre plusieurs augmente leur bonheur. Enfin, quand Il eut créé l'homme, Dieu dit, pour mettre mieux en valeur les avantages de la société : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide qui lui soit semblable ». Et ce n'est pas d'une matière analogue ni même identique que la puissance divine forma cette aide, mais pour mieux enflammer la charité et l'amitié, c'est de la substance même de l'homme que la femme fut procréée. Ajuste titre, le second être humain fut pris des côtes du premier ; ainsi, la nature elle-même enseigne que tous les humains sont égaux et pour ainsi dire collatéraux ; qu'il n'est parmi eux ni supérieur ni inférieur, ce qui est le propre de l'amitié. Voilà comment la nature a imprimé, dès son origine, dans le cœur de l'homme l'inclination vers l'amitié et la charité, inclination qu'amplifia bientôt le sens intérieur de l'amour, en lui permettant d'en goûter la douceur.

2. L'expérience.

Mais après la chute du premier homme, la charité se refroidit, la cupidité fit son entrée, l'intérêt privé fut préféré au bien commun, l'âpreté au gain et l'envie ternirent la splendeur de l'amitié et de la charité ; les disputes, les rivalités, la haine, les soupçons envahirent le cœur dépravé des hommes. Alors, il fallut bien distinguer entre charité et amitié ; les gens vertueux durent remarquer que, s'il fallait ne pas refuser son amour, même à ses ennemis et aux méchants, il était impossible de faire régner entre bons et mauvais une communion de volontés et de desseins. C'est pourquoi, l'amitié qui, à l'origine, régnait comme la charité entre tous et était gardée par tous, se restreignit par une loi naturelle à quelques gens de bien,

lesquels, devant la violation par beaucoup des droits sacrés de la fidélité et de la société, se lièrent entre eux par l'alliance plus étroite de la dilection et de l'amitié ; contre les maux dont ils étaient les témoins ou les victimes, ils cherchaient un abri dans les agréments d'une charité mutuelle.

3. La loi.

Mais ceux-là même en qui l'impiété effaça tout sentiment de vertu conservèrent l'intelligence, qui ne peut s'éteindre, et par conséquent gardèrent une propension à l'amitié et aux relations sociales ; si bien que, privé de compagnons, l'avare ne jouit plus de ses richesses, ni l'ambitieux de la gloire, ni le débauché de ses plaisirs. Et c'est ainsi que se nouèrent entre les pires gredins de détestables alliances, parées du nom magnifique de l'amitié ; il importait de les distinguer par la loi et les préceptes de la véritable amitié, de peur qu'en recherchant celle-ci, on ne tombât imprudemment en celles-là, abusé par une vaine ressemblance. Voilà pourquoi, cette amitié fondée sur la nature et fortifiée par l'usage, dut être réglée par l'autorité de la loi.

Conclusion : AMITIÉ ET SAGESSE.

Il est donc manifeste que l'amitié est aussi naturelle que la vertu, la sagesse et tout ce qui se recherche et se garde pour soi en tant que biens de nature ; tout homme qui les possède en fait bon usage, nul ne peut en abuser.

Yves. Mais, beaucoup n'abusent-ils pas de la sagesse, qui s'en servent pour plaire aux hommes ou s'enorgueillissent intérieurement de celle qui leur est échue ; ou qui en font trafic et tiennent leur piété pour une source de profit ?

Aelred. Sur ce point, notre grand S. Augustin te contentera ; voici ses propres paroles : « Celui qui se complaît en soi-même, complaît à un sot ; car, il est sot, à coup sûr, celui qui se plaît en soi-même ». Or, qui est sot, n'est pas sage ; et qui n'est pas sage ne l'est pas, parce qu'il ne possède pas la sagesse. Comment donc pourrait-il abuser de la sagesse, celui qui ne possède pas la sagesse ? Ainsi, la chasteté pleine d'orgueil n'est point vertu ; car l'orgueil, qui est un vice, se conforme cette prétendue vertu ; aussi, elle n'est plus vertu, mais vice.

Yves. Il ne me paraît pas juste, permets-moi de te le dire avec tout le respect que je te dois, de joindre, comme tu le fais, la sagesse à l'amitié, puisqu'aussi bien il n'existe entre elles aucune comparaison possible.

Aelred. On rapporte souvent, sans les évaluer pour autant, de petites choses aux plus grandes, de bonnes aux meilleures, de faibles aux plus fortes, comme il se pratique dans les vertus ; elles sont sans doute bien différentes par la diversité de leurs degrés, elles n'en restent pas moins voisines l'une de l'autre sous bien des aspects. Ainsi, la virginité est voisine de la chasteté conjugale et la chasteté conjugale de la virginité ; et cependant, il y a de grandes différences entre ces vertus ; mais, par le fait qu'elles sont toutes trois des vertus, il y a aussi entre elles une certaine ressemblance. Car, la chasteté des époux n'en reste pas moins une vertu, quoique la continence des veuves lui soit supérieure ; et la sainte virginité a beau l'emporter sur elles, elle ne leur enlève point leur valeur propre. Si tu veux bien examiner attentivement ce qui a été dit de l'amitié, tu la trouveras proche de la sagesse, au point d'en être comme farcie ; j'oserais dire qu'elle n'est autre chose que la sagesse elle-même.

Yves. Tu m'étonnes grandement, et, je t'avoue, je crois que tu auras de la peine à me persuader.

Aelred. As-tu perdu de vue le mot de l'Écriture : « L'ami aime en tout temps » ? Et notre Jérôme a dit, tu t'en souviens : « Une amitié qui peut cesser, ne fut jamais véritable ». Or, nous avons montré à suffisance, que l'amitié ne peut subsister sans la charité. Si donc, en l'amitié, règne l'éternité, brille la vérité, s'épanouit la douceur de la charité, dois-tu leur refuser à elles trois le nom de sagesse ? A toi de juger.

Yves. Qu'est-ce ? Dirai-je de l'amitié ce que l'ami de Jésus, Jean, a dit de la charité : « Dieu est amitié » ?

Aelred. Sans doute l'expression est inusitée ; elle n'est pas fondée sur l'Écriture. Cependant, je n'hésite pas à appliquer à l'amitié ce qui est dit plus loin de la charité, à savoir : « Qui demeure en l'amitié, demeure en Dieu et Dieu en lui ».

Tu verras cela plus clairement quand nous aborderons l'étude des fruits ou de l'utilité de l'amitié. S'il te semble que nous avons suffisamment examiné la nature de l'amitié, eu égard à la simplicité de notre petit esprit, nous réserverons à un autre moment les autres points que tu m'as proposés d'étudier.

Yves. Cette remise est fort pénible à ma curiosité ; mais il le faut bien, car, voici l'heure du dîner auquel tu ne peux manquer et d'ailleurs, beaucoup d'autres à qui tu te dois, t'attendent avec impatience.

DEUXIÈME ENTRETIEN

UTILITÉ ET BORNES DE L'AMITIÉ

Interlocuteurs : AELRED, GAUTIER, puis GRATIEN.

La scène se passe plusieurs années après le premier entretien, au monastère de Rievaulx.

Préambule

1. Présentation de Gautier.

Aelred. Eh bien ! frère, approche donc, et dis-moi pourquoi, tout à l'heure, alors que j'offrais une nourriture charnelle à ces hommes charnels, tu te tenais seul, dans ton coin, assis à l'écart ; pourquoi tantôt tu portais tes regards çà et là, tantôt tu te passais la main sur le front, ou te caressais les cheveux, tantôt avec un air de dépit sur le visage, tu changeais à chaque instant de couleur comme pour te plaindre de quelque mésaventure.

Gautier. Bien deviné. Car enfin, qui pourrait supporter sans impatience de te voir accaparé toute la journée par je ne sais quels valets de Pharaon, alors que nous, à qui tu te dois à un titre spécial, nous parvenons à peine à t'entretenir un instant.

Aelred. Il faut bien s'accommoder à ceux dont on attend une faveur ou dont on redoute quelque méfait. Nous en voilà quitte à présent ; la solitude où ils nous laissent m'est d'autant plus agréable que j'ai plus souffert du tohu-bohu qui l'a précédée. Il n'est meilleur assaisonnement que l'appétit ; ni miel ni épices ne corsent mieux le vin que ne le fait de l'eau une soif ardente. Aussi bien, le présent entretien sera sans doute pour toi comme une nourriture, une boisson spirituelle, d'autant plus agréable que la chaleur a été plus suffocante. Allons ! ne tarde pas à découvrir ce que ton cœur anxieux médite depuis un bon moment d'exprimer.

Gautier. C'est ce que je vais faire sans plus ; car, si je voulais m'excuser sur le peu de temps que ces gens nous laissent, j'abrégerais encore moi-même ce qu'il nous en reste.

2. Rappel de l'entretien précédent.

Dis-moi donc, je te prie, si tu l'as perdu de vue ou si tu gardes encore le souvenir de ce sur quoi vous étiez tombés d'accord, toi et ton ami Yves, dans l'entretien que vous eûtes jadis sur le sujet de l'amitié spirituelle ; dis-moi quelles étaient les questions qu'il te fit, jusqu'à quel point tu y répondis et ce que tu en as confié au stylet.

Aelred. Oui, le souvenir de cet ami très cher, la tendresse de notre durable affection me sont toujours présents ; quoiqu'affranchi de ce monde – il a fait sa part ! – il n'est pas mort dans mon cœur. C'est là qu'il vit toujours, que son image brille d'un religieux éclat, que son regard me sourit doucement, que ses paroles continuent à me charmer, si bien qu'il me semble être passé avec lui à un rivage plus heureux ou converser encore avec lui en ce bas monde. Tu le sais, bien des années déjà se sont écoulées depuis que j'ai égaré les pages dans lesquelles je relatais ses questions et mes réponses sur le sujet de l'amitié spirituelle.

Gautier. Je ne l'ignore pas. Mais, à vrai dire, toute mon avidité et toute mon impatience proviennent de ce que j'ai appris que cet écrit, retrouvé il y a trois jours, t'a été rendu : montre-le, je t'en prie, à ton enfant ; mon esprit ne sera en repos qu'en le lisant d'un bout à l'autre ; je brûle d'en découvrir les lacunes éventuelles et de proposer à l'examen de ta Paternité les demandes que ma raison propre ou une secrète inspiration m'auront suggérées, soit pour contester, soit pour admettre, soit pour approfondir quelques points de cette étude.

Aelred. Avec plaisir ; mais je tiens à ce que tu le lises seul et ne désire pas que cet écrit soit publié ; il se pourrait que tu trouves à y retrancher quelque chose, à y ajouter encore, et bien sûr, à y apporter maintes corrections.

I. Utilité de l'Amitié.

Gautier. Me voici, je suis tout oreilles et suspendu à tes lèvres ; d'autant plus avidement que j'ai goûté davantage ce que j'ai lu sur le sujet de l'amitié. Puis donc que j'ai trouvé superbe ta dissertation sur la nature de l'amitié, j'aimerais que tu me dises quelle est son utilité pour ceux qui la cultivent. C'est une si grande chose, appuyée sur de tels motifs, mais on la désirera davantage encore, quand on connaîtra mieux sa fin et ses fruits.

1. Ses avantages.

Aelred. Je ne prétends pas fournir une explication proportionnée à l'importance d'un tel sujet ; car, ici-bas il n'est rien de plus saint à désirer, rien de plus utile à rechercher, rien de plus difficile à trouver, rien de plus doux à expérimenter, rien de plus fructueux à posséder que l'amitié. Elle donne son fruit dans la vie présente, celle d'aujourd'hui, comme dans la vie future ; sa suavité assaisonne toutes les vertus ; sa force pourfend les vices ; elle tempère l'adversité et modère la prospérité ; de sorte que, sans ami, il n'est pour ainsi dire rien d'agréable aux mortels ; il est bien proche de la bête celui qui n'a personne avec qui se réjouir dans le bonheur ou s'attrister dans le malheur, en qui se débarrasser de pensées importunes, à qui communiquer quelque idée nouvelle, sublime ou lumineuse. « Malheur à qui est seul ; s'il vient à tomber, il ne trouve personne pour le relever ». Or, il est bien seul celui qui est sans ami. Mais, au contraire, quelle joie, quelle sécurité, quel charme, « d'avoir quelqu'un avec qui parler sans crainte, comme à soi-même » ; à qui se confesser sans peur si l'on a fauté ; à qui révéler sans rougir ses progrès spirituels, à qui confier tous les secrets de son cœur, et découvrir ses desseins ! Qu'y a-t-il de plus doux que d'unir ainsi une âme à une âme et de deux êtres n'en faire plus qu'un seul ! Nulle jactance à craindre, nul soupçon à redouter : l'un vient-il à faire des reproches ? l'autre ne s'en afflige pas ; est-il amené à adresser des félicitations ? l'autre ne peut croire à de la flatterie. « Un ami, dit le Sage, est un bon médicament en cette vie ». Comme c'est bien dit !

Il n'y a pas de remède plus énergique, plus efficace, plus excellent pour nos blessures, en tout ce qui nous arrive ici-bas, que d'avoir quelqu'un qui vienne compatir à toutes nos incommodités et accoure nous congratuler dans nos réussites : deux amis, comme dit l'Apôtre, s'épaulent l'un l'autre, portent leurs fardeaux mutuellement ou mieux, chacun trouve le sien plus léger que celui de son camarade. « L'amitié illumine donc le bonheur et allège l'infortune en la partageant et y sympathisant ». Oui, « en cette vie, un ami est le meilleur des médicaments ». Car, comme en ont jugé même les païens, on ne jouit pas davantage de l'eau ou du feu que d'un ami. En tout travail, en toute étude, dans la certitude comme dans le doute, en toute circonstance, en tout état, en secret et en public, en tout embarras, chez soi et au dehors, partout l'amitié est chère, l'ami indispensable et son influence, précieuse. « Ainsi, comme dit Cicéron, les amis absents restent présents ; les pauvres deviennent riches ; les faibles, forts, et, – paradoxe peut-être, – les morts sont vivants ». L'amitié est donc la gloire des riches, la patrie des proscrits, la fortune des pauvres, le remède des malades, la vie des morts, la santé des bien-portants, la force des faibles, la récompense des forts. Tel est l'honneur, le souvenir, la gloire, le regret qui accompagnent les amis, que leur vie paraît digne de louange et leur mort précieuse ; bien plus, l'amitié est un proche degré vers la perfection qui consiste en l'amour et connaissance de Dieu : un homme, dès là qu'il est l'ami d'un autre homme, devient l'ami de Dieu, selon cette parole du Sauveur dans l'Évangile : « Voici que je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis ».

Gautier. Tes paroles, je l'avoue, m'émeuvent et enflamment à ce point mon appétit de l'amitié, que je ne croirai pas vivre tant que je n'aurai recueilli les fruits nombreux de ce don précieux. Mais ce que tu as dit pour finir, m'a ravi hors de moi-même et presque arraché aux choses de la terre ; je voudrais que tu me le développes davantage, savoir que l'amitié est le plus excellent degré vers la perfection.

Entrée en scène de Gratien.

Tiens, voici notre Gratien qui entre assez à propos ; un vrai nourrisson de l'amitié ! Tout son effort n'est-il pas de se laisser aimer et d'aimer ? Mais je crains que son zèle ne l'égaré sur de vaines apparences et ne lui fasse prendre la fausse amitié pour la vraie, l'artificielle pour la solide et la charnelle pour la spirituelle.

Gratien. Je rends grâces, frère, à tes sentiments d'humanité ; je n'étais pas invité, je m'amène impudemment, et tu veux bien m'admettre à la table de ce banquet spirituel ! Si tu me donnes sérieusement, et non par jeu, le titre de nourrisson de l'amitié, il aurait fallu m'appeler au début de cet entretien sans m'obliger à trahir mon avidité au mépris de toute vergogne. Mais, Père, continue où tu as commencé et place quelques mets sur la table à mon intention ; si je ne trouve pas à me rassasier comme celui-ci qui, après avoir dévoré je ne sais combien de plats, fait le dégoûté et m'invite maintenant à consommer ses restes, que du moins, je puisse me reconforter quelque peu !

2. L'amitié : degré vers la perfection.

Aelred. Sois sans crainte, mon fils ! Il reste encore tant à dire sur ce sujet du profit de l'amitié ; si un sage en continuait l'examen, tu jugerais que nous n'avons encore rien fait.

L'amitié, ai-je dit, est comme un degré pour s'élever à l'amour et à la connaissance de Dieu ; voici comment ; je serai bref, prête-moi attention. En amitié, il n'est rien de déshonnête, rien d'artificiel, rien de simulé ; au contraire, tout y est saint, vrai et délibéré. Or, c'est aussi le propre de la charité. Mais l'amitié jouit d'une prérogative spéciale : entre ceux qu'elle lie étroitement et agglutine, en quelque sorte, tout est joie, sécurité, douceur, suavité, tandis que la charité parfaite nous oblige souvent à aimer ceux qui nous accablent et nous font souffrir ; sans doute nous ne leur voulons que du bien, droitement, sans fiction ni simulation, en toute vérité et bonne intention, mais nous ne les admettons pas au partage des secrets de notre amitié. Voilà pourquoi se rejoignent en l'amitié, la rectitude et la suavité, la vérité et l'agrément, la douceur et la bonne volonté, le sentiment et l'action. Tout cela commence au Christ, s'accroît conformément au Christ, s'achève par le Christ. Ainsi donc, il ne paraît pas trop ardu, il n'est pas contre la nature des choses de s'élever du Christ nous inspirant cet amour, par lequel nous distinguons un ami, au Christ s'offrant Lui-même à nous comme un ami, objet de notre prédilection : c'est une suavité succédant à une autre suavité, une douceur succédant à une autre douceur, un sentiment d'affection à un autre sentiment d'affection. Un ami qui adhère à son ami dans l'esprit du Christ, ne fait plus avec Lui qu'un seul cœur et une seule âme ; ainsi, par les degrés de l'amour, se haussant à l'amitié du Christ, il devient un seul esprit avec Lui dans un baiser mystique. A ce baiser, aspirait l'âme sainte qui s'écriait : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ».

Considérons la nature du baiser charnel, pour nous élever ensuite de la chair à l'esprit, et de l'humain au divin. Deux facteurs entretiennent la vie de l'homme : la nourriture et l'air. Sans nourriture, on peut encore subsister quelque temps, mais sans air il est impossible de vivre, ne fût-ce qu'une heure. Donc, pour vivre, nous aspirons l'air par la bouche et nous l'expirons. Ce que nous expirons ou aspirons s'appelle souffle ou esprit. Dans le baiser, deux souffles se rencontrent, deux esprits se mêlent et s'unissent. Une douceur particulière naît dans l'âme de ceux qui se le donnent, elle éveille et pénètre leurs sentiments. Il y a donc un baiser corporel, un baiser spirituel, un baiser intellectuel. Le baiser corporel se fait par l'impression des lèvres ; le baiser spirituel par la conjonction des âmes ; le baiser intellectuel, par l'Esprit de Dieu et l'infusion de ses grâces.

Le baiser corporel ne doit se donner et se recevoir que pour des motifs honnêtes et déterminés ; par exemple, en signe de réconciliation, quand d'anciens adversaires redeviennent bons amis ; en signe de paix, comme le font à l'église, ceux qui vont communier, pour exprimer par ce geste leurs sentiments pacifiques ; en signe d'affection, comme il est permis entre époux ou entre amis qui se le donnent et le

reçoivent après une longue absence ; ou enfin, en signe de l'unité catholique, comme lorsqu'on accueille un hôte. Mais de même que plusieurs abusent de l'eau, du feu, du fer, de la nourriture, de l'air, – choses bonnes par nature, – et en font les ministres de leur cruauté ou de leur volupté, ainsi les pervers et les débauchés, s'efforcent d'assaisonner en quelque sorte, leurs forfaits de ce baiser, bon en soi, que la loi naturelle a institué pour signifier ce que nous avons dit ; ils le souillent honteusement : leur baiser est déjà un adultère. Tout homme de bien le comprend : ce baiser est détestable, abominable ; il faut le fuir et ne pas s'y prêter.

Quant au baiser spirituel, c'est le baiser des amis, vivant sous la même loi de l'amitié ; il ne se donne pas par la bouche, mais par le cœur ; il ne se fait pas par l'union des lèvres, mais par le mélange des esprits ; l'Esprit de Dieu le rend chaste et, le pénétrant, lui confère une céleste saveur. Ce baiser, je dirais très justement qu'il est le baiser du Christ ; non qu'Il le donne de sa bouche, mais Il l'offre par celle d'autrui, Lui qui inspire, à ceux qui s'aiment, ce très saint amour, de sorte qu'il leur semble n'être plus qu'une seule âme en plusieurs corps et qu'ils s'écrient avec le Prophète : « Voyez comme il est bon et doux pour des frères d'habiter ensemble ».

L'âme, accoutumée à ce baiser et ne doutant pas que toute sa douceur ne vienne du Christ, médite en elle-même et se dit : « Oh ! s'Il approchait en personne » ; elle soupire vers ce baiser intellectuel et s'écrie avec toute l'intensité de son désir : « Qu'Il me baise d'un baiser de sa bouche » ; de sorte que, toutes ses affections terrestres se calmant, ses pensées et ses désirs mondains s'assoupissant, elle ne trouve plus de charme sinon dans le baiser du Christ et ne se repose que dans son étreinte, s'écriant dans son exaltation : « Sa gauche sera sous ma tête, sa droite me tiendra embrassée ».

II. Bornes de l'Amitié.

1. Entrée en matière.

Gratien. L'amitié que tu nous dépeins, n'est pas, à ce que je vois, l'amitié vulgaire ni celle que nous avons coutume de rêver. Je ne sais ce que Gautier, ici présent, a cru jusqu'ici ; pour ma part, j'estime que l'amitié n'est rien autre qu'une identité entre deux volontés ; identité si complète que l'un ne veut rien de ce que l'autre ne veut pas ; un accord si parfait dans le bien comme dans le mal, que l'on ne refuse à son ami ni sa vie, ni sa fortune, si son honneur, ni rien de ce qui nous appartient et qu'on le laisse en jouir et en abuser à son gré.

Gautier. Je me souviens d'avoir appris tout autre chose dans le précédent dialogue. La définition de l'amitié y a été posée et exposée ; là-dessus, comme de juste, je me suis animé davantage à examiner plus en détail son utilité.

A présent que nous en voici suffisamment instruits, nous demandons, vu les opinions diverses en cette matière, qu'on nous trace avec précision les limites qu'elle ne peut dépasser. Car il en est qui jugent devoir condescendre à leur ami contre la bonne foi, contre l'honnêteté, contre le bien commun ou privé. D'autres disent qu'il faut seulement excepter les engagements d'honneur ; quant au reste, il n'y aurait pas lieu de s'en soucier. D'autres encore estiment que, quand il s'agit d'un ami, il faut mépriser l'argent, faire bon marché de l'honneur, s'exposer à l'hostilité des puissants, ne pas craindre l'exil, s'offrir même en matière déshonnête et honteuse, du moment qu'on ne nuit pas à l'intérêt de l'État et qu'on ne lèse personne contre la justice. D'autres fixent à l'amitié la borne suivante : avoir envers son ami les mêmes sentiments que l'on éprouve envers soi-même. D'autres, enfin, sont d'avis que c'est assez donner à l'amitié que de rendre bienfait pour bienfait et service pour service. A mon sens, il n'y a lieu de se rallier à aucune de ces thèses ; notre entretien nous en persuade à suffisance. C'est pourquoi je souhaite te voir me tracer des limites bien définies à l'amitié ; et ce, surtout eu égard à notre Gratien, de crainte que trop fidèle à son nom, il ne veuille être gracieux au risque de devenir inconsidérément vicieux.

Gratien. Je te sais gré de cette sollicitude à mon endroit ; et si la soif d'apprendre ne m'en empêchait, je te rendrais la réplique. Mais écoutons plutôt de concert la réponse qu'on voudra bien faire à tes demandes.

2. La vraie limite : celle du bien et du mal.

Aelred. Le Christ lui-même a prescrit une borne fixe à l'amitié : « Personne, dit-il, n'a de plus grand amour, que de donner sa vie pour ceux qu'il aime ». Voilà jusqu'où doit tendre l'amour entre amis, savoir, au point qu'ils veuillent mourir les uns pour les autres. N'est-ce pas assez à vos yeux ?

Gratien. Pourquoi pas, si l'amitié ne peut être plus grande ?

Gautier. Mais quoi ! Si des méchants, des païens, s'accordant dans le crime et les forfaits, s'aiment au point de vouloir mourir les uns pour les autres, dirons-nous qu'ils ont atteint le sommet de l'amitié ?

Aelred. Loin de là, puisque l'amitié est impossible entre les méchants.

Gratien. Dis-nous donc, je te prie, entre qui elle peut naître et se garder.

Aelred. Je serai bref. L'amitié naît entre gens de bien, progresse entre les meilleurs, se consomme entre les parfaits. Car, tant qu'on prend délibérément plaisir au mal, tant qu'on fait passer le vice avant l'honnêteté, tant qu'on préfère la volupté à la pureté, la témérité à la modération, la flatterie à la correction, comment aurait-on le droit, fût-ce d'aspirer à l'amitié, « dont l'origine procède de l'estime de la vertu » ? Il est donc malaisé, bien plus, il est impossible de la goûter, même à ses débuts, si l'on ignore la source dont elle procède. Honteux est l'amour et indigne du nom de l'amitié, quand il réclame d'un ami, un service honteux ; ce qui arrive nécessairement, lorsqu'on n'a pas suffisamment endormi ou dompté ses passions et que l'on se laisse allécher et emporter par des objets illicites. D'où il suit que c'est une détestable opinion de s'imaginer que l'on doive agir contre la foi et l'honneur dans l'intérêt d'un ami. On n'est point du tout excusé du péché, pour l'avoir commis en faveur d'un ami. Adam, le « protoplaste », aurait mieux fait d'accuser sa femme de présomption, que de lui complaire et de transgresser la défense. Les serviteurs du roi Saül ont bien mieux gardé leur foi à leur maître en ne trempant pas leurs mains dans le sang contre son ordre, que Doeg l'Iduméen, qui, instrument de la cruauté royale, égorgea les prêtres du Seigneur de ses bras sacrilèges. Et Jonadab, l'ami d'Amnon, aurait mieux fait de le détourner de l'inceste que de lui indiquer la manière d'arriver à ses fins. La vertu d'amitié n'excuse pas davantage les amis d'Absalon, qui approuvèrent sa révolte, et portèrent les armes contre leur patrie. Et pour en venir à notre temps, Othon, cardinal de l'église romaine, a été certes bien mieux inspiré en se séparant de Gui son ami très cher, que Jean qui suivit Octavien dans le schisme où nous sommes. Vous le constatez : l'amitié ne peut subsister qu'entre gens de bien.

Gratien. Qu'avons-nous donc à voir avec l'amitié, nous qui ne sommes point à ranger dans la catégorie des « bons » ?

Aelred. Quand je parle de la bonté, je ne suis pas aussi tranchant que certains philosophes qui la réservent à ceux à la perfection desquels rien ne manque. Nous, nous appelons bon un homme qui, à la mesure des forces d'un mortel, « vit en ce siècle avec sobriété justice et piété », un homme qui ne voudrait rien demander de malhonnête à quelqu'un ni rien faire de malhonnête à la sollicitation de personne. Nous n'hésitons pas à affirmer que l'amitié peut naître, se conserver et se parfaire entre gens de cette sorte. Quant à ceux qui tout en exceptant les engagements d'honneur, le salut de la patrie, les droits d'un tiers, s'abandonnent aux caprices de leurs amis, ils sont, à mon avis, moins sots qu'insensés ; épargnant autrui, ils n'estiment pas devoir s'épargner eux-mêmes ; préoccupés du bien des autres, ils sacrifient malheureusement leur propre félicité.

3. Ne pas fuir l'amitié à cause des embarras qu'elle entraîne.

Gautier. Je suis bien près de tomber dans l'opinion de ceux qui prétendent qu'il faut se garder de l'amitié, comme d'une chose pleine de soucis et d'embarras, non exempte de crainte et sujette à beaucoup d'ennuis. Car, disent-ils, « à chacun suffit amplement sa peine » ; n'est-il donc pas bien imprudent de se lier à autrui de façon à s'encombrer de beaucoup d'affaires et s'attirer toutes sortes de difficultés ? Ils ajoutent qu'il n'est rien de plus malaisé que de conserver une amitié jusqu'à son dernier jour et que, d'autre part, il n'est rien de plus bas que de s'engager dans une amitié pour tourner casaque aussitôt. Il serait donc

bien plus sûr, à leur sens, de n'aimer qu'en se réservant la faculté de haïr un jour et de « lâcher les rênes de l'amitié de façon à pouvoir les reprendre ou les rendre à son gré ».

Gratien. C'est donc en vain que tu as pris la peine de parler et nous, d'écouter, s'il nous faut si facilement faire bon marché de l'amitié ; pourtant, tu as si bien mis en relief et sous toutes ses faces, le fruit à en tirer, son utilité, sa sainteté ; tu nous as dit combien Dieu l'aime et combien elle nous approche de la perfection. Aussi, je laisse cette opinion à qui veut aimer aujourd'hui pour haïr demain, être l'ami de tous et n'être fidèle à personne ; aujourd'hui louangeur, demain brocardeur ; aujourd'hui flattant, le lendemain mordant ; aujourd'hui prêt aux embrassements, demain prompt aux insultes ; amour acquis à prix vil et que détruit la plus légère offense !

Gautier. Et moi qui croyais les colombes sans fiel ! Cependant veuille me dire comment réfuter cette opinion qui déplaît tant à Gratien.

Aelred. Il y a un beau passage là-dessus dans Cicéron : « Il me semble qu'ils ôtent le soleil du monde, écrit-il, ceux qui enlèvent de la vie l'amitié : Dieu ne nous a rien donné de meilleur, rien de plus agréable. » Belle sagesse que de proscrire l'amitié pour éviter les soins, échapper aux ennuis, se débarrasser de la crainte ! Comme si la vertu pouvait s'acquérir et se conserver sans peine ! N'est-ce pas au prix de bien des soucis que la prudence combat en toi contre l'erreur, la tempérance contre les passions, la justice contre la mauvaise foi, la force contre la lâcheté ? Quel est l'homme, quel est le jeune homme surtout, qui puisse, sans souffrances ni alarmes, garder la chasteté et refréner ses impulsions lascives ? Saint Paul fut donc un sot pour se refuser à vivre sans partager les soins et les soucis d'autrui ; lui qui, eu égard à la charité, la plus haute des vertus à son sens, se rendait faible avec les faibles et ne pouvait voir tomber son frère, sans qu'un feu ne le dévorât. Et sa tristesse était grande, et continuelle la douleur de son cœur, quand il pensait à ses frères selon la chair. Il aurait donc dû renoncer à la charité pour écarter de sa vie préoccupations et chagrins, quand il mettait de nouveau au monde ceux qu'il avait engendrés ; quand, telle une nourrice, il les entourait de tendres soins ; quand il les reprenait comme un bon maître ; quand il redoutait que leurs pensées ne vinssent à se corrompre en s'écartant de la foi ; quand il les exhortait avec beaucoup de peine et de larmes à la pénitence ou quand il déplorait le sort de ceux qui ne faisaient pas pénitence. Vous le voyez, c'est vouloir ôter les vertus de ce monde que d'oser en enlever les préoccupations qui les accompagnent toujours. Un sot encore que ce Chusaï, l'Arachite, fidèle à l'amitié qui le liait à David, sacrifiant à cette préoccupation sa propre sécurité et préférant prendre sa part des épreuves de son ami plutôt que de mener vie joyeuse et honorée avec le parricide. j'ose dire qu'ils se ravalent au rang des bêtes, ceux qui prétendent vivre sans consoler personne ou même sans être à charge à personne ou l'occasion de peine pour personne ; qui ne se réjouissent en rien de la vertu d'autrui et dont les propres défauts n'affligent personne ; qui n'ont qu'une préoccupation : n'aimer personne, n'être aimé de personne.

4. Les fausses amitiés.

Loin de moi la pensée de compter au nombre des amis véritables ceux qui font de l'amitié un commerce, qui ne se disent amis du bout des lèvres que lorsque l'espoir d'un avantage temporel leur sourit ou qu'ils tentent de faire de leur ami le ministre de quelque turpitude.

Gautier. Assurément, beaucoup se laissent prendre à l'apparence de l'amitié ; expose-nous donc, je te prie, de quelles amitiés nous devons nous garder, quelles amitiés nous devons rechercher, cultiver et conserver.

Aelred. L'amitié, a-t-on dit, ne peut subsister qu'entre gens de bien ; tu en concluras facilement qu'il ne faut admettre aucune amitié qui ne convienne aux gens de bien.

Gratien. Mais peut-être confondons-nous, dans ce choix à faire, ce qui convient ou ce qui ne convient pas.

Aelred. Il en sera selon votre désir ; je vais noter brièvement quelles sont parmi les amitiés qui se présentent, celles qu'il faut fuir. Il est une amitié puérile, née d'un sentiment vague et lascif et qui s'offre à tout passant, sans raison, sans poids ni mesure, sans considération des avantages ou des désavantages.

Cette sorte d'amitié affecte violemment pendant quelque temps ; elle empoigne, elle flatte doucereusement. Mais un penchant irraisonné n'est qu'un mouvement brutal qui entraîne à tout ce qui est illicite, bien plus, qui est incapable de distinguer entre le licite et l'illicite. Sans doute, l'attrait précède le plus souvent l'amitié, mais il ne faut jamais le suivre si la raison ne le mène, si la décence ne le modère, si la justice ne le gouverne. Donc, cette amitié que nous appelons puérile parce que c'est chez les enfants que règne surtout le sentiment, étant peu fidèle, instable et souvent mêlée aux passions impures, doit être absolument évitée par ceux que charme la douceur de l'amitié spirituelle ; elle est bien moins une amitié que le poison de l'amitié ; car, avec elle, on ne peut jamais garder la mesure légitime de l'amour, qui joint un cœur à un autre ; ce qu'elle cache de bon, une vapeur s'élevant de la concupiscence de la chair l'obnubile et le corrompt ; et, négligeant l'esprit, elle entraîne aux désirs de la chair. Voilà pourquoi il est souhaitable que les débuts de l'amitié spirituelle soient réglés par la pureté de l'intention, le magistère de la raison et le frein de la tempérance ; ainsi naîtra un sentiment très suave, si infailliblement pénétré de douceur qu'il ne peut cesser d'être ordonné. Il est une autre amitié, formée par la similitude des mœurs les plus dépravées ; je renonce à en parler ; elle est indigne du nom même de l'amitié, comme nous l'avons dit plus haut.

Il est encore une amitié qu'enflamme la perspective de quelque profit ; beaucoup estiment qu'il faut la désirer, la cultiver et la conserver pour cette raison. Mais, cela admis, combien de gens exclurons-nous d'un amour dont ils seraient pourtant bien dignes : à savoir, ceux qui n'auraient rien, ne posséderaient rien et dont, par conséquent, on ne pourrait obtenir ni attendre aucun avantage temporel. Mais par avantages on pourrait entendre un conseil dans le doute, la consolation dans l'infortune, et autres choses semblables ; sans doute on doit s'attendre à cela de la part d'un ami ; mais tout cela doit suivre l'amitié, non la précéder. En effet, il n'a pas encore appris quelle est la nature de l'amitié, celui qui recherche en elle une autre récompense qu'elle-même. Ceux qui cultivent l'amitié y trouvent une récompense parfaite, quand, haussée jusqu'à Dieu, elle ensevelit dans la contemplation de Dieu ceux qu'elle a unis. Car, si l'amitié fidèle entre gens de bien procure des avantages si nombreux et si grands, ce n'est pas l'amitié qui procède de ces avantages, mais ce sont ces avantages qui procèdent de l'amitié : nous n'hésitons pas à l'affirmer. Nous ne croyons pas que les bienfaits dont Berzellai de Galaad combla son ami David en l'accueillant et le réconfortant tandis qu'il fuyait son fils parricide, aient été la cause de l'amitié qui naquit entre ces grands personnages, mais nous ne doutons pas que c'est, au contraire, sur l'amitié déjà existante que s'appuyèrent ces bons services ; car, personne n'imaginerait que le roi ait eu auparavant besoin de l'aide de cet homme. D'autre part, Berzellai, lui-même très fortuné, n'attendait aucune récompense pour ses services ; la preuve en est qu'il ne voulut rien accepter du roi qui lui offrait volontiers tous les agréments, toutes les richesses de la capitale : il préférait se contenter de ce qu'il possédait. De même, l'illustre et vénérable alliance entre David et Jonathan ne fut pas consacrée par l'espoir d'un profit à venir, mais bien par l'admiration de la vertu ; et cependant, elle apporta, on le sait, de grands avantages à chacun d'eux : l'ingéniosité de Jonathan protégea la vie de David, la générosité de David préserva la postérité de Jonathan. Ainsi donc, puisqu'entre gens de bien, l'amitié précède toujours, et l'utilité suit, ce n'est pas tant l'utilité que l'on doit à l'ami, mais plutôt le plaisir qu'on éprouve à l'aimer.

Épilogue.

1. Résumé de ce qui a été dit sur les bornes de l'amitié.

Avons-nous suffisamment parlé du fruit de l'amitié ? Avons-nous assez clairement précisé entre quelles personnes elle peut naître, se conserver et se parfaire ? Avons-nous, de plus, percé à jour les liaisons flatteuses qui se drapent à tort sous le nom de l'amitié ? Avons-nous aussi fixé les bornes de l'amour entre amis ? A vous d'en juger.

Gratien. Quant à ce dernier point, je ne me souviens pas bien que tu l'aies traité à fond.

Aelred. Vous vous rappelez, je pense, que j'ai réfuté l'opinion de ceux qui reculent les bornes de l'amitié jusqu'à un accord dans le crime et le forfait ; également de ceux qui estiment qu'il faut aller jusqu'à l'exil et n'importe quelle turpitude, sauf le droit des tiers ; j'ai rencontré aussi la thèse de ceux qui mesurent le degré de l'amitié à l'aune du profit attendu. Quant aux deux propositions de Gautier, je ne les

ai pas jugées dignes d'une mention. Quoi de plus inepte, en effet, que de borner l'amitié à rendre devoir pour devoir et service pour service, alors que tout doit être commun entre amis, qui ne font qu'un cœur et qu'une âme ! Quoi de plus vil que de prétendre ne pas être disposé autrement envers un ami qu'envers soi-même, alors que chacun doit avoir de soi-même des pensées basses et de son ami, une très haute idée ! Après avoir rejeté ces fausses frontières de l'amitié, nous avons conclu qu'il fallait fonder la véritable sur les paroles du Seigneur qui a proclamé l'obligation de ne pas reculer, même devant la mort, dans l'intérêt de ses amis. Mais de peur qu'on ne pense que des débauchés, s'ils étaient disposés à mourir les uns pour les autres, fussent arrivés au sommet de l'amitié, nous avons dit entre quelles personnes l'amitié peut naître et se parfaire ; ensuite nous nous sommes crus autorisés à taxer de folie ceux qui estiment qu'il faut s'abstenir de l'amitié, à cause des soins et des soucis qu'elle engendre ; enfin, nous avons expliqué, le plus brièvement possible, quels genres d'amitié devaient s'interdire les gens de bien. De tout cela il ressort qu'il existe pour l'amitié spirituelle une borne bien précise et véritable, savoir, qu'il ne faut rien refuser à son ami, ni rejeter aucune souffrance qui soit de moindre valeur que la vie précieuse du corps, puisque l'autorité divine prescrit de sacrifier celle-ci à l'amitié. Mais comme la vie de l'âme est encore beaucoup plus précieuse que la vie du corps, nous jugeons qu'il faut absolument refuser à son ami ce qui pourrait causer la mort de l'âme et qui n'est autre que le péché, qui sépare Dieu de l'âme et l'âme de la vie. Quant à la mesure à garder dans ce qu'il faut faire ou souffrir pour un ami, quant aux précautions à prendre, ce n'est pas le temps de le développer ici.

Gratien. Je dois reconnaître que notre Gautier vient de me rendre un fier service ; sa question a provoqué, en un bref épilogue, ce résumé de tout ce qui avait été discuté jusqu'à présent ; tu nous l'a remis sous les yeux et tu nous en as tracé un tableau que nous n'oublierons pas.

2. Sujet du prochain entretien.

Et maintenant, je t'en prie, expose-nous quelle est la mesure à garder, quelles sont les précautions à prendre dans les services à rendre à ses amis.

Aelred. Il nous reste, en effet, à traiter ces points et quelques autres à propos de l'amitié ; mais l'heure est passée et voici que l'importunité de ces nouveaux venus nous entraîne vers d'autres affaires, comme vous le voyez.

Gautier. Je ne m'en vais qu'avec peine, mais je reviendrai demain, quand l'occasion se présentera. Que Gratien s'arrange pour être au poste le matin ; il sera sur place pour nous accuser de négligence ; sinon, c'est nous qui serons en droit de lui reprocher son retard.

TROISIÈME ENTRETIEN

CHOIX, ÉPREUVE, DES AMIS, SUBLIMITÉ ET PRATIQUE DE L'AMITIÉ

(Le lendemain ; mêmes interlocuteurs).

Préambule

Aelred. D'où sors-tu ? Où vas-tu ?

Gratien. Tu sais pourquoi je viens.

Aelred. Gautier est-il ici ?

Gratien. C'est son affaire ! En tous cas, il n'aura pas l'occasion aujourd'hui de nous reprocher d'avoir lambiné.

Aelred. Veux-tu que nous poursuivions notre propos ?

Gratien. J'ai l'idée qu'il viendra ; sa présence m'est, je crois, nécessaire ; son esprit est plus vif à saisir, sa parole plus habile à interroger, sa mémoire plus fidèle à retenir.

(Entre Gautier).

Aelred. Tu l'as entendu, Gautier ; Gratien est ton ami plus que tu ne l'imaginais !

Gautier. Et comment ne le serait-il pas ? Il n'est personne dont il ne soit l'ami ! Mais nous voici tous deux ; nous n'avons pas oublié ta promesse ; aussi, profitons avec reconnaissance de ce loisir !

Entrée en matière.

Aelred. La source et l'origine de l'amitié, c'est l'amour ; car l'amour peut exister sans l'amitié, mais jamais l'amitié n'existe sans l'amour. Or, l'amour procède ou de la nature, ou du devoir, ou de la seule raison, ou du seul sentiment, ou bien de l'un et de l'autre tout ensemble. De la nature : une mère aime son fils. Du devoir : par suite de bienfaits donnés ou reçus, on se lie d'une affection spéciale. De la raison seule : nos ennemis, nous les aimons, non pas par une inclination spontanée de l'âme, mais par obligation de précepte. Du sentiment seul : on a des avantages physiques, comme la beauté, la force, la faconde, et l'on s'attire par eux l'affection d'autrui. De la raison et du sentiment tout ensemble : la raison nous engage à aimer quelqu'un pour le mérite de sa vertu ; mais en même temps, la douceur de ses mœurs et le charme d'une conduite plus brillante agit sur notre cœur ; ainsi la raison s'unit au sentiment ; l'une purifie cet amour et l'autre en fait le charme. Quel est, entre ces amours divers, celui qui vous semble le plus recommandable à l'amitié ?

Gautier. C'est ce dernier, sans nul doute ; celui que forme la contemplation de la vertu et que décore la douceur des mœurs. Mais je voudrais savoir si tous ceux que nous aimons de la sorte doivent être admis à ce doux mystère de l'amitié.

Aelred. Avant tout, il faut poser à l'amour spirituel comme une fondation, sur laquelle on bâtira ses principes ; et prendre extrêmement garde, en construisant dessus bien d'aplomb, à ne pas négliger cette base ni à s'en écarter. Ce fondement, c'est l'amour de Dieu ; c'est à lui qu'il faut rapporter toutes les suggestions de l'amour ou du sentiment, toutes les inspirations secrètes de quelque esprit, tous les conseils manifestes d'un ami ; on doit considérer avec soin si toute la construction s'adapte bien au fondement, réduire à son format tout excédent constaté et ne pas hésiter à corriger tous les détails sur ce modèle.

Toutefois, il ne faut pas admettre à notre amitié tous ceux que nous aimons, car tous ne s'en trouvent pas capables. Un ami, c'est l'associé de ton âme ; tu unis et appliques ton esprit au sien, tu te fonds en lui comme si tu ne voulais plus faire qu'un seul être de vos deux êtres ; tu te confies à lui comme à un autre toi-même ; tu ne lui caches rien ; tu ne crains rien de sa part. Aussi, avant tout, faut-il bien choisir celui que l'on juge capable d'amitié ; puis, il faut l'éprouver ; et ne l'admettre qu'après cela au nombre de ses amis. Car l'amitié doit être stable ; elle doit présenter comme une image de l'éternité, demeurer une affection persévérante. Et voilà pourquoi nous ne devons pas, à la manière des enfants, changer d'amis d'après des impressions fugitives. Il n'est personne de plus haïssable que celui qui lèse les droits de l'amitié ; il n'est pire torture morale que d'être abandonné ou attaqué par un ami ; aussi, c'est avec grand soin qu'il faut le choisir et avec grande précaution qu'il faut le mettre à l'épreuve ; mais une fois reçu en ton amitié, il faut le supporter, le traiter, le suivre de telle sorte que, aussi longtemps qu'il ne s'est pas irrévocablement écarté du fondement posé, il soit tien et tu sois sien, corps et âme, et qu'il n'y ait entre vous aucune opposition d'esprit, de sentiments, de volontés ou de pensées.

Vous voyez donc les quatre degrés par lesquels on accède à la perfection de l'amitié ; le premier, c'est le choix ; le second, l'épreuve ; le troisième, l'admission ; le quatrième, l'accord parfait sur les choses divines et humaines, accord accompagné de charité et de bienveillance.

Gautier. Je m'en souviens : dans ce premier entretien que tu eus avec ton ami Yves, tu avais assez bien approuvé cette définition. Mais comme tu as traité de beaucoup d'espèces d'amitiés, je voudrais savoir si elle s'applique à toutes.

Aelred. L'amitié ne peut exister qu'entre gens de bien incapables de rien vouloir ni entreprendre contre la foi et les bonnes mœurs ; il est donc certain que cette définition n'embrasse pas toute espèce d'amitié, mais seulement la véritable.

Gratien. Et pourquoi ne pas admettre aussi bien la définition qui me plaisait tant avant notre entretien d'hier, savoir : l'amitié, c'est vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses ?

Aelred. Bien sûr, quand il s'agit d'amis dont les mœurs sont châtiées, la vie réglée, les affections bien ordonnées, je ne suis pas d'avis de la rejeter.

Gautier. C'est affaire à Gratien de trouver ces qualités en lui-même et en celui qu'il aime ! A ces conditions, qu'il veuille et ne veuille pas les mêmes choses que son ami ; qu'il n'admette pas sciemment qu'on lui concède quelque chose d'injuste, de malhonnête ou d'inconvenant et s'il en est prié, qu'il n'accorde rien de tel à son ami ! – Mais nous attendons de toi que tu nous apprennes ce qu'il faut penser sur les quatre points que tu viens d'annoncer.

I. Du choix

Aelred. Traitons donc, en premier lieu, du choix des amis. Il y a des défauts qui empêchent ceux qui en sont enveloppés de respecter longtemps les lois et les droits de l'amitié. Des gens de cette sorte ne doivent pas être facilement pris comme amis ; mais si, par ailleurs, leur conduite et leurs mœurs sont agréables, il faut en user avec eux avec soin, de sorte que, guéris de ces défauts, ils deviennent capables d'amitié : je pense aux colériques, aux inconstants, aux soupçonneux, aux bavards.

1. Eviter les colériques.

Il est difficile, en effet, à celui que trouble fréquemment la fureur de la colère, de ne pas s'élever quelquefois contre son ami. Il est écrit dans l'Écclésiastique : « Tel est ami, qui dévoilera les haines, et les querelles et les insultes ». D'où cette autre parole de l'Écriture : « Ne te lie pas d'amitié avec un homme colère et ne va pas avec un homme violent, de peur de préparer un piège à ton âme ». Et Salomon d'ajouter : « La colère repose dans le sein de l'insensé ». Or, qui ne juge impossible de garder longtemps l'amitié d'un insensé ?

Gautier. Mais, si je ne m'abuse, nous t'avons vu entretenir scrupuleusement une amitié avec un homme extrêmement porté à la colère et nous n'avons pas ouï dire qu'il ait jamais été jusqu'à la fin de sa vie blessé par toi, alors que tu l'avais été souvent par lui.

Aelred. Il en est qu'afflige la nature d'un tempérament colérique ; mais, habitués à comprimer et à modérer cette passion, ils ne tombent jamais dans l'un des cinq excès qui, au témoignage de l'Écriture, ruinent et corrompent l'amitié, quoiqu'ils blessent quelquefois leur ami par une parole, un geste inconsidéré ou un zèle trop indiscret. S'il nous est arrivé d'avoir reçu en notre amitié des gens de ce caractère, il nous les faut supporter patiemment ; si son affection ne fait pas de doute, il faut savoir pardonner à un ami quelque excès dans le langage ou les agissements ; ou, du moins, le reprendre en cet excès, mais sans lui faire de la peine, et avec douceur.

Gratien. Ce tien ami, qu'au sentiment général tu parais nous préférer à nous tous, a dit et fait, il y a quelques jours, sous l'empire de la colère, pensions-nous, ce qu'il ne pouvait nullement ignorer devoir te déplaire ; et pourtant, nous ne croyons pas et nous ne remarquons pas qu'il ait perdu quelque chose de son ancienne faveur. Aussi quelle ne fut pas notre stupéfaction ! Il suffit que nous nous entretenions ensemble, pour que tu ne veuilles rien passer, si peu que ce soit, de ce qu'il désire, alors que lui n'aura pu supporter, par égard pour toi, la moindre contradiction.

Gautier. Ce Gratien est bien plus effronté que moi. Car, moi aussi je savais cela ; mais comme je n'ignorais pas tes dispositions envers lui, je n'ai pas osé prendre sur moi de t'en parler.

Aelred. Bien sûr, cet homme m'est très cher ; et une fois admis à mon amitié, il ne se peut que je ne l'aime. D'aventure, je fus plus énergique que lui en cette affaire ; dans ce désaccord de nos vouloirs, il me fut plus aisé de briser ma volonté qu'il ne lui fut aisé de briser la sienne ; mais l'honnêteté n'était pas en question, la bonne foi ne courait aucun risque, la vertu n'était pas menacée ; il fallait donc céder à un ami, supporter l'excès où je le voyais et préférer sa volonté à la mienne, puisque sa paix était en danger.

Gautier. Soit, le premier a accompli sa destinée ; l'autre – quoique nous ne nous en apercevions guère – t'aura fait réparation.

2. Les cinq dissolvants de l'amitié.

A présent, je voudrais que tu nous expliques quels sont ces cinq ennemis de l'amitié qui la blessent jusqu'à la détruire, afin que nous puissions nous garder de ceux qui ne doivent en aucune façon être choisis pour amis.

Aelred. Écoutez, non mes propres paroles, mais celles de l'Écriture : « Celui qui invective son ami dissout l'amitié. Quand il aurait tiré l'épée contre son ami, dit-elle, ne désespère pas ; car un retour à son ami est possible ; quand il aurait proféré des paroles fâcheuses, ne crains pas ». Pèse ces paroles. S'il arrive qu'emporté par la colère un ami ait tiré l'épée ou proféré une parole regrettable ; s'il s'est soustrait pour un temps à ta présence, comme s'il ne t'aimait plus ; s'il a jamais fait passer ses desseins avant les tiens ; s'il s'est séparé de toi sur quelque point discuté, ne pense pas que votre amitié en doive être pour autant rompue. « Car, comme poursuit l'auteur sacré, la réconciliation avec un ami est possible, pourvu qu'on ne soit point descendu jusqu'à l'insulte, l'outrage, l'arrogance, la divulgation d'un mystère, un coup de trahison ; toutes choses qui mettent en fuite un ami ». Examinons donc avec plus d'attention ces cinq cas, de crainte de nous lier d'amitié avec ceux que la fureur de la colère ou quelque autre passion pousse d'ordinaire à ces excès.

L'insulte lèse la réputation, elle éteint la charité. Telle est la malignité générale : tous les reproches qu'un ami lance contre son ami sous le coup de la colère passent pour proférés par quelqu'un qui en connaît les secrets ; si on n'y ajoute foi, on ne les en proclame pas moins fondés. Beaucoup en effet se délectent autant dans la critique d'autrui que dans les compliments qui leur sont adressés à eux-mêmes. Qu'est-il encore de plus criminel que l'outrage ? Même lancé à faux, il fait monter la rougeur de la honte au visage d'un pauvre innocent. Et l'arrogance, est-il rien de plus insupportable ? Le seul remède possible à la blessure de l'amitié, savoir l'humilité de l'aveu, elle le rejette ; elle rend l'homme audacieux dans l'insulte et emporté dans la réprimande. Quant à la révélation des mystères, c'est-à-dire des secrets, il n'est rien de plus vil, rien de plus exécrationnable ; l'indiscrétion ne laisse rien subsister de l'amour, de l'agrément et de la suavité qui régnaient entre des amis ; elle remplit tout d'amertume et d'indignation, distillant partout le fiel de la haine et du chagrin. Il est écrit : « Celui qui découvre les secrets de son ami, perd sa confiance ». Et un peu plus loin : « Découvrir les secrets d'un ami fait le désespoir d'une âme malheureuse ». Y a-t-il plus malheureux en effet que celui qui a perdu la confiance et languit dans le désespoir ? Enfin, le dernier dissolvant de l'amitié est le coup de trahison, c'est-à-dire rien d'autre que la médisance cachée. Certes, elle est bien un coup de trahison ; c'est la piqûre du serpent et la morsure mortelle de l'aspic : « Comme un serpent qui mord sans bruit, dit Salomon, tel est celui qui médite en secret ».

Garde-toi donc de quiconque se trouvera adonné à ces vices et ne le choisis pas comme ami, avant qu'il ne se corrige. Abjurons les insultes : Dieu en est le vengeur. Séméï avait couvert le saint roi David d'opprobres, tandis qu'il fuyait devant la face d'Absalon ; parmi les recommandations que le père, avant de mourir, laissa en héritage à son fils, se trouve celle, inspirée par l'Esprit-Saint, de le faire mettre à mort. Ne nous abstenons pas moins des outrages. L'infortuné Nabal, de Carmel, qui avait outragé David en le traitant d'esclave fugitif, mérita d'être frappé à mort par le Seigneur. S'il nous est arrivé d'enfreindre en quelque point la loi de l'amitié, évitons l'arrogance et regagnons les bonnes grâces de notre ami à la faveur de notre humilité. L'amitié qu'il avait portée à Naas, le roi des Ammonites, le roi David avait généreusement offert de la continuer à son fils Hanon ; celui-ci dans son orgueil et son ingratitude répondit à cette offre par un affront qui ajoutait encore au mépris ; pour cette cause, lui-même, avec son peuple et ses villes, périt par le fer et le feu. Mais par-dessus tout, jugeons sacrilège la révélation des secrets d'un ami ; c'est la ruine de la confiance et le désespoir pour qui s'y laisse prendre. Ainsi l'impie Achitopel, complice du parricide, lui avait révélé les desseins de son père ; voyant que le conseil qu'il avait donné pour les déjouer n'était pas agréé, il fit une fin digne d'un traître : il se pendit. Enfin, médire d'un ami, voyons-y un poison pour l'amitié. A cause d'une médisance, Marie gagna la lèpre au front ; elle fut chassée hors du camp et privée pendant sept jours de toute communication avec le peuple.

3. Autres vices rédhibitoires.

Ce ne sont pas seulement les gens trop colériques, mais encore les inconstants et les soupçonneux qu'il faut éviter dans ce choix. En effet, un grand avantage de l'amitié, c'est la sécurité avec laquelle on se livre et se confie à son ami ; or, comment pourrait-il subsister quelque sécurité dans l'amour de quelqu'un qui flotte à tout vent, acquiesce à toute proposition ? Un tel caractère est comparable à une terre molle qui reçoit et présente en une seule journée des formes diverses et opposées, au gré de celui qui les y imprime. En outre, qu'y a-t-il de plus convenable à l'amitié qu'une certaine paix, une certaine tranquillité du cœur, dont est toujours éloigné un caractère soupçonneux. En effet, un homme soupçonneux n'est jamais en repos ; toujours, la curiosité le suit avec son sempiternel aiguillon, fournissant ample matière à son inquiétude et à son trouble. S'il aperçoit son ami en conversation un peu intime avec quelqu'un, il crie à la trahison. Si cet ami se montre bienveillant ou affable pour un autre, il se proclame moins aimé ; le reprend-on, il attribue ces reproches à la haine ; croit-on devoir le féliciter, il s'estime bien à tort bafoué. Je ne pense pas non plus qu'il faille davantage choisir pour ami un bavard, car « un homme verbeux ne sera point sans reproche ». « Vois-tu, dit le Sage, un homme prompt à parler ? il y a plus de chance de corriger un sot ». Ainsi donc, il te faut choisir pour ami un homme que n'agite pas la fureur de la colère, que n'éparpille pas l'inconstance, que ne ronge pas le soupçon et que la verbosité ne fasse pas déchoir de la gravité voulue. Il est fort utile de choisir quelqu'un dont l'humeur convienne à tes mœurs et s'harmonise à ton caractère. Entre tempéraments disparates, dit saint Ambroise, l'amitié ne peut exister ; et c'est pourquoi il faut une convenance entre les qualités des futurs amis.

4. Où donc trouver l'ami idéal ? Aelred lui-même n'est-il pas lié avec un colérique ?

Gautier. Où donc trouver celui qui ne sera ni colérique, ni inconstant, ni soupçonneux ? Pour le bavard, quel qu'il soit, il ne peut se cacher, c'est clair.

Aelred. Sans doute, il n'est pas facile de découvrir des hommes que n'agitent pas trop souvent ces passions ; mais il s'en trouve beaucoup assurément qui savent dominer ces mouvements ; qui répriment la colère par la patience, contiennent la légèreté dans une gravité constante, et repoussent les soupçons, eu égard à leur amour. Ce sont ceux-là surtout que je veux voir prendre pour amis ; ils ont, comme qui dirait, plus d'exercice ; leurs défauts, ils les ont vaincus par la pratique de la vertu ; ils seront des amis d'autant plus sûrs à posséder qu'ils ont déployé habituellement une plus grande énergie à résister aux sollicitations de leurs mauvais penchants.

Gratien. Je t'en prie, ne te fâche pas si je prends la parole. Ce tien ami, dont nous venons de faire mention, et que tu as reçu en ton amitié, nous n'en doutons pas, je voudrais savoir s'il ne te paraît pas colérique.

Aelred. Il l'est ; mais, en amitié, nullement.

Gratien. Qu'est-ce à dire, je te prie, ne pas être colérique en amitié ?

Aelred. Vous ne doutez pas de l'amitié que nous avons contractée ?

Gratien. Pas du tout.

Aelred. Quand avez-vous appris qu'aient éclaté entre nous des accès de colère, des rixes, des désaccords, des jalousies ou des disputes ?

Gratien. Jamais ! Seulement, nous l'imputons, non à sa patience, mais à la tienne.

Aelred. Et vous avez tort ! Ce n'est jamais, en effet, par la patience que l'on apaisera la colère d'autrui, quand un sentiment affectueux ne la refrène pas ; au contraire, la patience a le don d'exciter encore la fureur du colérique : car, dans son transport, il recherche la consolation, si maigre soit-elle, de trouver chez sa victime de pareils excès. Mais, je vous l'assure, celui dont nous parlons à présent respecte si bien les droits de l'amitié à mon égard, que, s'il lui arrive de s'émouvoir ou même d'éclater en paroles, il me suffit d'un geste pour le calmer ; jamais il ne publie ce qui pourrait me déplaire ; au contraire, il recherche toujours le secret pour exhaler ses imaginations. Si ce n'était pas l'amitié, mais son naturel qui lui

prescrivait cette ligne de conduite, je ne le jugerais pas aussi vertueux, ni aussi digne de louange. Si quelquefois, comme il advient, mon sentiment diffère du sien, nous savons céder l'un à l'autre ; tantôt c'est lui qui se plie à ma volonté, tantôt, et le plus souvent, c'est moi qui préfère sa volonté à la mienne.

5. Que faire, si ces défauts se manifestent après coup ?

Gautier. Voilà de quoi contenter Gratien ! Moi, je voudrais que tu me débrouilles ceci : s'il arrive à quelqu'un de se lier imprudemment d'amitié avec des gens à éviter, comme nous venons de le dire, ou encore, s'il arrive que des personnes dignes de notre choix, suivant les critères donnés, tombent dans ces mêmes défauts, ou peut-être en d'autres beaucoup plus graves, quelle foi faut-il leur garder, quelle faveur leur témoigner ?

Aelred. C'est ce qu'on doit si possible éviter, précisément dans le choix des amis ou dans l'épreuve qu'on leur fait subir, afin de ne pas donner trop vite son amitié, surtout à ceux qui n'en seraient point dignes ; or « sont dignes d'amitié, ceux en qui se trouve une raison d'être aimés ». Toutefois, en ceux qui, après épreuve, sont jugés dignes, éclatent souvent dans leurs rapports d'amitié ou leurs relations avec autrui, des défauts dont la honte rejallit sur leurs amis. De tels amis, il faut mettre tous ses soins à les guérir. Si c'est impossible, je ne crois pas qu'il faille rompre ou déchirer aussitôt l'amitié, mais plutôt, comme on l'a dit élégamment, « la découdre peu à peu » ; à moins qu'une injustice intolérable n'ait éclaté et qu'il ne soit ni légitime ni honnête de différer la séparation ou la rupture. En effet, si un ami complotte contre son père ou sa patrie et doit être repris sur-le-champ et sans délai, il n'y a pas de lèse-amitié à démasquer un traître et un ennemi public. Il est d'autres défauts pour lesquels, à notre avis, l'amitié ne doit pas être brisée, comme nous l'avons dit, mais peu à peu dénouée ; « sans tomber toutefois dans l'inimitié, source de conflits, d'insultes et d'outrages ». Car, « c'est quelque chose de bien bas que de faire la guerre à celui avec qui on a vécu sur un pied de familiarité ». Tu as beau souffrir tout cela de la part de celui que tu as reçu jadis en ton amitié ; il est des gens ainsi faits que, lorsqu'ils se conduisent de manière à ne plus mériter ton amour, s'il leur arrive quelque malheur, ils en rendent leur ami responsable ; ils disent que l'amitié est lésée, ils suspectent tout conseil que leur donne leur ami ; découverts, si leurs torts sont publiés, ne sachant plus que faire, ils redoublent de haine et d'injures contre leur ami, ils en disent du mal dans les coins, ils murmurent contre lui dans l'ombre, tout en s'excusant eux-mêmes par des mensonges et en accusant les autres semblablement. Si donc tu as souffert tout cela après l'abandon d'un ami, supporte-le tant que tu le pourras : « rends cet honneur à ta vieille amitié et la faute retombera sur celui qui commet l'injustice, non sur celui qui la souffre ». Car l'amitié est éternelle selon ce qui est écrit : « Il aime en tout temps, celui qui est ami ». Si celui que tu aimes te blesse, continue cependant à l'aimer. S'il est devenu tel que tu doives lui retirer ton amitié, ne lui retire cependant jamais ton amour. Veille autant que tu le peux à son salut, aie égard à sa réputation et ne trahis jamais les secrets de son amitié quoiqu'il ait lui-même trahi les tiens.

6. Cas de rupture.

Gautier. Quels sont, je te prie, ces méfaits qui obligent à dénouer peu à peu les liens de l'amitié ?

Aelred. Ce sont ces cinq que nous venons de décrire ; et surtout, la révélation des secrets et les morsures cachées de la médisance. Nous y ajoutons un sixième, à savoir, si ton ami a offensé ceux que tu devais aimer autant que lui ; si, même après avertissement, il ne cesse de causer du scandale et de mener à la ruine ceux dont le salut t'intéresse, surtout si la honte de leur conduite risque de t'atteindre. Car l'amour ne doit pas l'emporter sur la religion, la bonne foi, la charité envers ses concitoyens, le salut public. Le roi Assuérus s'était lié d'une amitié toute particulière avec l'orgueilleux Aman ; il ne l'en fit pas moins suspendre au gibet, préférant à cette amitié, qu'Aman avait violée par ses desseins perfides, le salut du peuple et l'amour de son épouse. Jahel, femme de Haber, le Cinéen, quoique la paix régnât entre Sisara et la maison de Haber, fit passer le bien de son peuple avant les devoirs de l'amitié ; elle surprit Sisara et l'endormit pour toujours en lui enfonçant un pieu dans la tempe à coups de marteau. Le saint prophète David aurait dû, par égard pour les droits de l'amitié, épargner la parenté de Jonathan ; mais, apprenant du Seigneur que c'était à cause de Saül et de sa maison, souillée de meurtres, parce qu'il avait massacré les

Gabaonites, que le peuple, pendant trois ans continus, avait souffert de la famine, il livra aux Gabaonites sept hommes de la race royale pour être exécutés.

Mais je veux que vous sachiez bien qu'entre les parfaits, sagement choisis et prudemment éprouvés, liés d'une amitié véritable et spirituelle, il est impossible que surgisse un désaccord. En effet, l'amitié fait de deux êtres un seul être ; or, ce qui est un, ne souffre pas de division ; ainsi l'amitié ne peut être opposée à elle-même. Il est donc clair que cette amitié qui tolère un découpage, n'a jamais été véritable, du moins du côté de celui qui la lèse ; car « une amitié qui peut finir n'a jamais été sincère » ; au contraire, quand elle ne cesse pas d'être ce qu'elle a toujours été pour celui qui est offensé, l'amitié paraît plus assurée et la vertu plus éprouvée ; quand on aime qui ne vous aime plus ; quand on honore qui vous méprise ; quand on bénit qui vous maudit ; quand on fait du bien à qui machine contre vous quelque dessein pernicieux.

Gautier. Comment donc se dénoue l'amitié, si celui qui dénoue doit témoigner de tels égards à celui qu'il exclut ?

Aelred. Il semble que l'amitié comporte en particulier quatre éléments : savoir, l'amour et l'affection, la sécurité et l'agrément. A l'amour se rapportent les bienfaits rendus avec bienveillance. A l'affection, une poussée de délectation intime. A la sécurité, la communication, sans crainte ni soupçons, de tous ses secrets et projets. A l'agrément, un partage délicieux et amical de tous les événements de la vie, joyeux ou tristes, de toutes les pensées, pénibles ou utiles, de tout ce qui s'enseigne ou s'apprend. Ne vois-tu pas en quoi se dénouera l'amitié, quand il le faudra ? Certes, il s'évanouira, ce plaisir intime puisé continuellement dans le cœur de son ami ; elle périra, cette assurance, avec laquelle on lui révélait ses secrets ; il disparaîtra, cet agrément engendré par des entretiens amicaux. C'est le résumé de tout cela, cette familiarité qu'il faut refuser, mais non son amour ; et encore, avec une certaine modération, avec circonspection, de sorte que si les torts n'ont pas été trop horribles, il paraisse toujours subsister quelque vestige de l'ancienne amitié.

Gratien. Ce que tu dis là me plaît assurément.

7. Résumé des points acquis.

Aelred. Est-ce assez parler du choix des amis ? Qu'en pensez-vous ?

Gautier. Je voudrais que tu me résumes, en une brève conclusion, tout ce qui a été dit jusqu'à présent.

Aelred. Volontiers. Nous avons dit que l'amour était le principe de l'amitié ; non un amour quelconque, mais un amour procédant tout à la fois de la raison qui le purifie et du sentiment qui l'agrément ; puis, nous avons montré qu'il fallait poser un fondement à l'amitié, savoir, l'amour de Dieu ; y rapporter toutes nos autres considérations et examiner si elles lui conviennent ou non. Ensuite nous avons cru devoir distinguer, dans l'amitié, quatre degrés à gravir pour parvenir à son sommet : il faut d'abord choisir son ami, puis l'éprouver, enfin seulement l'admettre pour en user avec lui dans la suite comme il convient. Abordant alors le choix des amis, nous avons rejeté les colériques, les versatiles, les soupçonneux et les bavards ; non pas cependant en général, mais ceux-là seulement qui seraient ou incapables ou peu désireux de régler et de modérer ces passions. Car il en est un bon nombre que ces troubles mouvements effleurent, sans nuire en rien à leur perfection, et dont la vertu en les modérant, s'accroît au contraire avec d'autant plus de mérite. Quant à ceux qui lâchent les rênes et se laissent entraîner par ces passions dans l'abîme, ils glissent et tombent inévitablement dans ces vices qui, au témoignage de l'Écriture, blessent et dissolvent l'amitié ; savoir, les insultes, l'outrage, la révélation des secrets, l'arrogance et le coup de trahison. Si cependant, tu as à endurer tout cela de la part d'une personne que tu as reçue une fois en ton amitié, nous prétendons qu'il ne faut pas briser sur-le-champ cette amitié, mais la dénouer peu à peu ; qu'il faut conserver des égards pour un ancien ami, de sorte que si l'on est contraint de lui refuser dorénavant la communication de ses pensées intimes, on ne lui retire cependant jamais son amour, on ne le prive pas de son aide, on ne lui dénie pas un bon conseil. Que si la folie l'entraîne jusqu'aux injures et aux gros mots, garde encore de la déférence pour votre alliance, de la déférence pour votre amour ; que la faute soit en celui qui a fait l'affront, non en celui qui en a souffert. Que s'il s'est trouvé agir d'une façon pernicieuse envers son père, sa patrie, ses concitoyens, ses subordonnés, ses amis, il faut rompre aussitôt le lien de la familiarité et ne pas préférer l'amour d'un individu à la perte générale. Pour prévenir ces difficultés,

prends garde, dans le choix d'un ami, à élire celui que la fureur ne pousse pas, que la légèreté n'entraîne pas, que la loquacité ne mène pas et que les soupçons ne conduisent pas à de tels excès ; et surtout, celui dont les mœurs ne s'écartent pas trop des tiennes et dont les qualités ne sont pas trop discordantes. Et puisque nous parlons de la véritable amitié qui ne peut exister qu'entre gens de bien, nous n'avons pas eu à mentionner ceux qui sans aucune hésitation doivent être exclus de notre choix, comme les débauchés, les avarés, les ambitieux, les criminels.

II. De l'épreuve.

Si nous vous avons suffisamment parlé du choix des amis, passons maintenant à l'épreuve qu'il faut en faire.

Gautier. Il en est temps ; car, j'ai toujours les yeux sur la porte, de peur qu'on ne fasse irruption pour mettre fin à nos plaisirs, y mêler quelque amertume, y introduire quelque bagatelle.

Gratien. Le cellérier est là ; si tu le fais entrer, il ne te sera plus possible de continuer. Mais moi, je tiens la porte à l'œil ; toi, Père, poursuis où tu as commencé.

Aelred. Quatre points sont à éprouver en un ami : la fidélité, l'intention, le jugement, la patience. La fidélité, afin de pouvoir te confier à lui, toi et tout ce que tu possèdes, avec assurance. L'intention, afin de ne rien attendre de l'amitié, si ce n'est Dieu et ses avantages naturels. Le jugement, pour ne pas ignorer ce qu'il faut accorder à son ami, réclamer de son ami, déplorer en son ami, approuver en son ami, et si l'on croit devoir quelquefois le reprendre, pour agir à bon escient ainsi que de la manière voulue, au temps et au lieu convenables. La patience, enfin, pour que la correction ne l'afflige pas, pour qu'il ne méprise ni hâisse celui qui le corrige, pour qu'il soit prêt à supporter toutes les contrariétés pour son ami.

1. Épreuve de la fidélité.

Rien n'est plus important en l'amitié que la fidélité qui passe et pour sa nourrice et pour sa gardienne. Elle reste égale dans l'adversité comme dans la prospérité, la joie ou la tristesse, le plaisir ou le chagrin ; elle regarde d'un même œil le petit et le grand, le pauvre et le riche, le fort et le faible, le bien portant et le malade. Or un ami fidèle ne considère en son ami rien de ce qui est hors de son âme : il embrasse la vertu en son siège propre ; tous les autres avantages, il les tient pour étrangers : il ne les estime guère, présents ; absents, il ne les regrette pas. Cette fidélité cependant reste cachée dans la prospérité, elle se révèle éminemment dans le malheur : c'est dans le besoin en effet, a-t-on dit, qu'on éprouve la valeur d'un ami. Le riche a beaucoup d'amis : sont-ce de vrais amis ? la pauvreté survenant le découvre. « L'ami, proclame Salomon, aime en tout temps ; dans le malheur, il se montre frère ». Et ailleurs, visant l'ami perfide : « Une dent gâtée, dit-il, un pas lassé, voilà toute la confiance que l'on peut avoir dans un perfide au jour du malheur ».

Gratien. Mais si l'adversité ne vient jamais troubler le cours de notre prospérité, comment mettrons-nous à l'épreuve la fidélité d'un ami ?

Aelred. Il est bien d'autres circonstances dans lesquelles s'éprouve la fidélité d'un ami, quoique ce soit surtout dans le malheur qu'on puisse s'en assurer. Car, comme nous l'avons dit plus haut, il n'est rien qui blesse davantage l'amitié que la divulgation des desseins d'un ami. Rappelez-vous la maxime de l'Évangile : « Celui qui est fidèle pour peu de chose est fidèle aussi pour beaucoup ». Par conséquent, ne confions pas toutes nos pensées ni nos secrets les plus profonds à des amis que nous jugeons devoir encore mettre à l'épreuve ; commençons par ce qui est moins caché ou de moindre importance, de sorte qu'il ne faille pas se soucier grandement, s'il le garde pour lui ou le divulgue ; avec précaution cependant, comme si la révélation devait en être très dommageable et la conservation très profitable. Si tu le trouves fidèle, n'hésite pas à l'éprouver en matière plus importante. Que si, par hasard, il court sur ton compte quelque bruit sinistre, si on attaque malignement ta réputation et qu'aucune suggestion ne puisse l'amener à y ajouter foi, qu'aucun soupçon ne l'émeuve, qu'aucun doute ne le trouble, tu n'as plus à hésiter sur sa fidélité, mais tu peux t'en réjouir grandement, comme d'une chose certaine et solide.

Gratien. Je me souviens, à présent, de cet ami d'outre mer dont tu nous as si souvent parlé : tu eus la preuve de l'absolue vérité et de l'entière fidélité de son amitié, lorsque tu le vis ne pas ajouter foi aux faux bruits qu'on répandait sur ton compte, sans se laisser frapper par la moindre hésitation : tu ne pensais pas devoir en attendre autant de ton vieil ami le plus cher, le sacristain de Clairvaux ! Mais puisqu'il a été suffisamment traité de l'épreuve de la fidélité, passe au développement des autres points.

2. Epreuve de l'intention.

Aelred. Nous avons dit qu'il fallait aussi mettre à l'épreuve l'intention. C'est tout à fait nécessaire : il en est beaucoup, en effet, qui, en ce monde, ne connaissent d'autre bien que ce qui leur rapporte sur le plan temporel ; ils aiment leurs amis à la façon dont ils sont attachés à leurs bœufs, de qui ils espèrent tirer quelque avantage ; ils ne pratiquent certes pas l'amitié authentique et spirituelle, qui ne doit se rechercher qu'en elle-même, pour Dieu et pour elle-même, et ils n'aperçoivent pas en eux le modèle naturel de l'amour : d'où il est aisé de déceler de quelle qualité et de quel poids est son efficacité. Notre Seigneur et Sauveur nous traça Lui-même l'image de la véritable amitié en disant : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Voilà le modèle ! Tu t'aimes toi-même ; oui, sans doute, si tu aimes Dieu ; si tu es tel qu'on puisse, selon notre description, te prendre pour ami. Penses-tu, je te le demande, devoir exiger de toi-même quelque rétribution pour cet amour que tu te portes ? Du tout, car il est naturel que l'on soit cher à soi-même. Si donc tu ne reportes pas cette affection sur un autre, il ne pourra t'être cher au point où tu l'es à toi-même : car, celui que tu distingues, ne sera comme un autre toi-même, que lorsque tu auras versé en lui cet amour que tu te portes. « L'amitié, dit saint Ambroise, n'est pas un commerce ; elle est tout honneur, toute gracieuseté. C'est une vertu, non un trafic ; elle ne naît pas de l'argent, mais du charme ; non d'une mise aux enchères, mais d'un concert de bienveillance ». Il te faut donc éprouver habilement l'intention de celui que tu as choisi, de peur qu'il ne recherche ton amitié dans l'espoir d'un profit quelconque, l'estimant une marchandise, non un don gratuit. Plus sûres sont très souvent les amitiés pour des pauvres que celles pour des riches : la pauvreté ôte tout espoir de profit, de sorte que loin de diminuer l'amitié, elle augmente la charité. On donne aux riches par flatterie ; envers un pauvre, personne ne dissimule ses sentiments. Ce qu'on fait pour un pauvre, on le fait sincèrement ; il n'y a pas place pour l'envie dans cette amitié. Ainsi, pour éprouver les mœurs de ses amis, il ne faut pas évaluer leur fortune. Voilà comme on juge de l'intention. Si tu vois quelqu'un plus intéressé à tes biens qu'à ta personne, toujours à l'affût de ce qu'il pourra obtenir par ton intervention, – honneurs, réputation, richesses, liberté, – et qu'un plus méritant lui est préféré ou qu'il n'est pas en ton pouvoir de lui procurer l'objet de ses désirs, tu apercevras clairement et sans peine dans quelle intention il s'est attaché à toi.

3. Épreuve du jugement et de la patience.

Voyons maintenant la mise à l'épreuve du jugement. Certaines gens, par une espèce de perversion, pour ne pas dire par impudence, veulent trouver dans leur ami toutes les qualités qui leur manquent. Ils supportent impatiemment les fautes les plus légères, ils reprennent, sévèrement ; par manque de jugement, ils négligent l'important, s'élèvent contre des vétilles, mêlent tout sans égard, n'observant ni lieux, ni temps, ni personnes, c'est-à-dire où, quand, devant qui il convient de parler ou de dissimuler. Voilà pourquoi il te faut éprouver le bon jugement de celui que tu veux choisir ; de peur que, si tu étais entré en société d'amitié avec quelqu'un d'irréfléchi ou d'imprudent, tu ne t'attires des contestations et des querelles quotidiennes. Oui, sans doute, en l'amitié, c'est une vertu bien nécessaire, on s'en aperçoit facilement ; qui en est dépourvu, est emporté d'un mouvement capricieux et aveugle, comme un navire sans gouvernail, au gré des vents. De même, il ne peut manquer beaucoup de bonnes raisons pour éprouver la patience de celui dont on recherche l'amitié, puisqu'il arrive nécessairement qu'il faille reprendre celui qu'on aime ; ce qu'on doit faire quelquefois, comme à dessein, avec une certaine rigueur, pour sonder ou exercer son endurance.

4. Quelques conseils.

A coup sûr, si l'on découvre quelques-uns de ces défauts en celui que l'on éprouve, si l'on est choqué soit par la révélation imprudente d'un secret, soit par la recherche d'un avantage temporel, soit par un reproche indiscret, soit par un manque de la douceur voulue, il faut bien se garder de renoncer aussitôt à

la liaison ou au choix que l'on se proposait, tant que brille quelque espoir d'amendement. Que personne ne se dégoûte de ces soins à donner au choix ou à la probation des amis ; le fruit de ce labeur est un remède pour cette vie et le fondement le plus solide de l'immortalité. Il en est tant, en effet, qui sont si habiles quand il s'agit de faire valoir leurs capitaux, d'élever, de sélectionner, d'agrandir leurs troupeaux de bœufs, d'ânes, de moutons ou de chèvres ; il existe pour réussir en tout cela des critères si sûrs, que c'est folie de ne pas donner la même attention à l'acquisition ou à l'épreuve de ses amis, ni d'apprendre à connaître certaines marques pour discerner l'aptitude de ceux avec qui on veut se lier. Oui il faut se garder d'un certain élan d'amour qui prévient le jugement et enlève la faculté d'éprouver. Il est d'un homme prudent de résister à cet élan, de le refréner, de modérer son penchant à la bienveillance, d'avancer, pas à pas, dans ses affections jusqu'à ce qu'il puisse, après examen, se donner tout entier et se livrer à son ami.

III. Sublimité de l'amitié

Gautier. Je dois l'avouer, je reste encore assez ébranlé par la thèse de ceux qui estiment que, sans amis de cette sorte, la vie serait plus tranquille.

Aelred. Étrange pensée, puisque sans amis il n'est point de vie agréable !

Gautier. Et pourquoi ? Je te le demande.

1. Bonheur que réserve l'amitié.

Aelred. Supposons le genre humain entièrement disparu de ce monde, et toi, restant seul survivant. Voici que s'offrent à ta vue toutes les délices et richesses de l'univers, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les villes avec leurs murs, les forteresses avec leurs tours, les amples édifices, les sculptures, les peintures... Suppose le monde revenu à son état primitif et tout ce qu'il renferme soumis à ta volonté : « Les brebis et les bœufs, tous ensemble, et de plus, les animaux des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, qui parcourent les sentiers de l'Océan ». Dis-moi, sans compagnon, prendras-tu plaisir à tout cela ?

Gautier. Pas du tout.

Aelred. Et si tu en avais un, mais dont tu ne saurais pas la langue, dont tu ignorerais les mœurs, dont l'amour et le cœur te seraient cachés ?

Gautier. A moins de pouvoir par signes faire en sorte qu'il devienne mon ami, je préférerais personne à un ami de cette espèce.

Aelred. Mais s'il s'en trouvait un que tu aimerais autant que toi-même et dont l'amour pour toi ne ferait pas de doute, est-ce que tout ce qui te paraissait amer auparavant, ne deviendrait pas agréable et savoureux ?

Gautier. Oui, assurément.

Aelred. Et ne t'estimerais-tu pas d'autant plus heureux que tu posséderais un plus grand nombre de ces compagnons ?

Gautier. C'est très juste.

Aelred. Tel est cet admirable et immense bonheur que nous attendons ! C'est Dieu lui-même qui l'opère en répandant entre Lui et la créature qu'Il a relevée, entre les différents degrés et ordres dans lesquels Il a partagé tous les êtres, entre les individus aussi qu'Il a choisis, une telle amitié et charité que chacun en arrive à aimer un autre comme il s'aime lui-même ; qu'ainsi chacun se réjouit de la félicité d'autrui, comme il se réjouit de la sienne propre ; qu'ainsi encore le bonheur de chacun appartient à tous et l'universalité des bonheurs de tous appartient à chacun. Là, plus de pensées cachées, plus d'affections dissimulées. C'est la véritable et éternelle amitié : elle commence ici-bas, elle s'achève là-haut ; ici, peu la goûtent, car ici, peu sont bons ; là, tous la partagent, car là, tous sont bons. Ici, l'épreuve est nécessaire, car ici, les sages, et les sots sont mélangés ; là, l'épreuve est inutile, car, là, tous sont béatifiés par cette angélique et presque divine perfection. Voilà, assurément, l'image de ces amis que nous n'aimons pas

autrement que nous-mêmes ; qui n'ont rien de caché pour nous : à qui nous découvrons tous nos secrets ; qui sont fermes et solides et constants en tout.

Crois-tu qu'il se trouve un mortel qui ne veuille pas être aimé ?

Gautier. Je ne le pense pas.

Aelred. Si tu voyais quelqu'un vivre au milieu d'une foule de gens qui lui seraient tous suspects, qu'il devrait redouter comme prêts à attenter à sa vie, parmi lesquels il ne pourrait aimer personne et parmi lesquels il ne découvrirait personne qui l'aimât, ne jugerais-tu pas son sort très misérable ?

Gautier. Très misérable, évidemment.

Aelred. Donc, tu ne le nieras pas, c'est, au contraire, un très grand bonheur que de se reposer dans le sein de ceux avec qui l'on vit, d'aimer tout le monde et d'être aimé de tous, sans être arraché à cette très suave tranquillité par les soupçons qui divisent ou la crainte qui bouleverse.

Gautier. Fort bien dit, et très juste.

Aelred. Quoi ? Si, d'aventure, il est très difficile de trouver ce bonheur réalisé chez tous dans la vie présente, – l'avenir nous le garde en réserve, – plus il en est qui nous le donnent, plus nous devons nous estimer heureux. Je me promenais avant-hier dans les cloîtres du monastère ; assis au milieu du cercle de mes frères chéris, j'admirais, comme en un paradis de délices, le feuillage, les fleurs et les fruits de chacun des arbres du jardin ; dans le nombre de ceux qui m'entouraient, je n'en trouvais pas que je n'aimasse ni de qui je ne me crusse aimé ; la joie qui m'inondait était si grande qu'elle l'emportait sur tous les plaisirs de ce monde. J'avais l'impression que mon esprit se transfusait en eux tous et que leur affection à tous se concentrait sur moi ; aussi m'écriais-je avec le Prophète : « Ah ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ».

2. L'amitié est une intimité.

Gratien. Mais tous ceux que tu aimes et de qui tu es aimé de la sorte, penserons-nous que tu les as reçus en ton amitié ?

Aelred. Il en est beaucoup qu'embrasse toute notre affection sans que pour autant, nous les admettions aux secrets de notre amitié ; laquelle consiste principalement dans la révélation de tous nos secrets, de tous nos desseins ; c'est pourquoi le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Je ne vous appellerai plus dorénavant mes serviteurs, mais mes amis », ajoutant le motif pour lequel il les juge dignes du nom d'amis : « Parce que, continue-t-il, tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait savoir ». Et ailleurs : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande ». « Par ces paroles, comme le remarque saint Ambroise, il nous a donné le modèle que nous devons suivre en l'amitié, savoir, faire la volonté de notre ami, lui découvrir tous les secrets que nous avons dans le cœur et ne pas ignorer ses secrets à lui. Découvrons-lui donc notre intérieur et qu'il nous ouvre le sien. Un ami ne cache rien. S'il l'est véritablement, il répand son âme comme le Seigneur Jésus manifestait les mystères de son Père ». Ainsi s'exprime saint Ambroise. Or donc combien de gens n'aimons-nous pas à qui il serait peu prudent de découvrir ainsi notre âme et de manifester notre intérieur ! Leur âge, leurs facultés, leur jugement ne sont pas capables de le supporter.

3. Forme plus simple : la camaraderie.

Gautier. Cette amitié est trop sublime et parfaite pour oser y aspirer. Gratien et moi, nous nous contenterons de celle que décrit ton cher Augustin : « S'entretenir et s'égayer de compagnie, se rendre volontiers de mutuels services, lire et conférer ensemble, plaisanter et s'entourer de prévenances réciproques ; se trouver quelquefois en opposition, mais sans rancœur, comme on le serait avec soi-même et assaisonner de ces très rares dissentiments un accord habituel ; s'enseigner l'un l'autre et apprendre l'un de l'autre ; attendre avec impatience le retour des absents et accueillir leur venue avec joie. Tous ces signes et d'autres du même genre, venant de cœurs aimants et payant de retour, expressions, paroles, regards, mouvements gracieux, fondent les âmes à leur chaleur et, de plusieurs n'en forment plus qu'une.

Voilà ce que nous pensons devoir aimer en nos amis ; nous faisant scrupule de ne pas aimer qui nous aime en retour ou de ne pas aimer en retour qui nous aime ».

Aelred. Celà, c'est l'amitié des charnels, et principalement des adolescents, tels que le furent jadis Augustin lui-même et l'ami dont il parle là. Toutefois, sauf les enfantillages et les mensonges, et à condition qu'il ne s'y mêle aucune déshonnêteté, cette amitié est tolérable dans l'attente d'une grâce plus abondante, comme le principe, pour ainsi dire, d'une amitié plus sainte ; quand la dévotion se sera accrue, ainsi qu'une égale ardeur pour l'étude des choses spirituelles, quand, avec la maturité de l'âge, viendra plus de sérieux, et que s'illumineront les sens de l'âme, quand l'inclination se sera purifiée, alors, comme d'un proche degré, on s'élèvera plus haut ; comme nous l'avons dit hier, de l'amitié pour un homme, on passera plus facilement, grâce à une certaine analogie, à l'amitié pour Dieu Lui-même.

IV. Pratique de l'amitié.

1. Préceptes divers.

Mais il est temps d'examiner à présent comment il faut cultiver l'amitié. Donc, le fondement de la stabilité et de la constance en l'amitié, c'est la loyauté ; car, rien de déloyal n'est stable. Des amis seront simples, communicatifs, bien d'accord en pensées et sentiments, qualités qui, toutes, ont rapport à la loyauté. En effet, un esprit compliqué et tortueux ne peut être loyal ; et ceux qui ne sentent pas de même et ne sont pas d'accord, ne peuvent prétendre à la constance ou à la sincérité. Mais par-dessus tout, il faut se garder des soupçons – poison de l'amitié – et ne jamais penser mal d'un ami, ni ajouter foi ou donner son assentiment à qui en dit du mal. Qu'à cela s'ajoutent un langage aimable, un visage souriant, des mœurs douces, un regard serein : voilà un excellent condiment pour l'amitié. Car, l'austérité et la sévérité donnent sans doute plus souvent un air d'honorable gravité, mais l'amitié doit moins se guinder : son allure est plus libre, son abord plus amène ; sans tomber dans la légèreté et la dissipation, elle est plus sociable et facile.

2. Égalité entre amis.

Le droit de l'amitié comporte, en outre, l'égalité entre l'inférieur et le supérieur. Il arrive souvent en effet, qu'on adopte pour amis des personnes inférieures par le rang, la classe sociale, la fonction ou l'instruction ; aux supérieurs, à mépriser, à regarder comme néant et zéro tous ces avantages artificiels ; à tenir leurs regards fixés sur la beauté de l'amitié, que ne décorent ni la soie ni les pierres précieuses, que n'étendent pas les vastes possessions, que n'engraisse pas le luxe, que ne multiplient pas les richesses, que n'élèvent pas les honneurs, que ne gonflent pas les dignités ; et, remontant à la source originelle, à considérer avec grand soin cette égalité que nous tenons de la nature, et non tous les accessoires ajoutés par la cupidité des mortels. C'est pourquoi, en l'amitié, ce don précieux de la nature tout ensemble et de la grâce, que le puissant s'abaisse et que le petit se rapproche ; que le riche apprenne à manquer, le pauvre à s'enrichir ; que chacun fasse participer l'autre à sa condition et que s'établisse ainsi l'égalité, selon ce qui est écrit : « Celui qui avait recueilli beaucoup n'avait rien de trop, et celui qui avait peu recueilli, ne manquait de rien ». Ne te préfère donc jamais à ton ami ; mais, si peut-être tu te trouves supérieur en ce que nous avons dit, alors, n'hésite pas à te faire d'autant plus petit devant lui, inspire-lui confiance, ôte-lui ses scrupules, et honore-le d'autant plus que sa condition ou sa pauvreté semblent moins l'exiger. Jonathan, ce jeune homme noble entre tous, sans égard pour sa dignité de prince du sang et d'héritier du trône, contracta alliance avec David ; élevant un simple sujet à l'amitié de son seigneur, il le préféra à lui-même, alors que David était repoussé par le roi son père, qu'il se cachait au désert, qu'il était voué à la mort et destiné au supplice ; il s'humilia devant lui, le haussa jusqu'à lui : « Tu seras roi, dit-il, et moi, le second après toi ». Quel splendide exemple de véritable amitié ! Chose étrange ! Un roi est déchaîné contre son sujet, sous prétexte qu'il veut lui disputer le trône ; il excite contre lui toute la nation ; il accuse les prêtres de trahison et les met à mort sur un seul soupçon ; il parcourt les forêts, il explore les vallées, il occupe à main armée montagnes et rochers ; tous se déclarent prêts à venger la royale indignation ; seul Jonathan, qui, seul, aurait pu avoir quelque motif de jalousie, croit devoir résister à son père, servir son ami, l'assister de ses conseils dans une si grande adversité, et préférer l'amitié au trône : « Tu seras roi, dit-il, et moi, le second après toi ». Et voyez comme le père du jeune homme l'excite contre son ami, le couvre

d'insultes, cherche à le terrifier par des menaces ; il le dépouillerait de ses droits, il lui enlèverait tous ses honneurs. Quand la sentence de mort est portée contre David, Jonathan ne fait pas défaut à son ami : « Pourquoi David mourrait-il ? Qu'a-t-il fait de mal ? Qu'a-t-il fait ? Il a risqué sa vie et frappé le Philistin et toi, tu t'en es réjoui. Pourquoi donc mourrait-il ? ». A ces paroles, le roi s'affole ; de sa lance, il cherche à transpercer Jonathan contre la muraille et, ajoutant l'outrage aux menaces : « Fils d'une femme volage, lui crie-t-il, je sais que tu l'aimes à ta honte et à la honte de ton infâme mère ». Puis vomissant tout le venin qui devait empoisonner le cœur du jeune homme, il ajoute pour piquer son ambition, allumer sa jalousie, l'embraser d'envie et d'amertume : « Tant que vivra le fils d'Isaï, ton règne ne sera point assuré ». Qui ne se serait troublé à de telles paroles, qui n'aurait ressenti, à ces mots, l'aiguillon de la jalousie ? Quel amour, quelle faveur, quelle amitié y auraient résisté, sans se corrompre, s'amoindrir, s'effacer ? Mais, au contraire, ce jeune homme plein d'amour, respectueux des droits de l'amitié, fort contre les menaces, patient sous les insultes, méprisant le trône par égard pour un ami, insoucieux de la gloire, mais soucieux du devoir, s'écrie : « Tu seras roi, et moi, le second après toi ». Cicéron dit qu'il s'en est trouvé qui jugèrent vil de préférer l'argent à l'amitié, mais qu'il est impossible d'en découvrir qui ne préfèrent pas à l'amitié les honneurs, les magistratures, les commandements, la puissance, le crédit. « Qu'on propose d'une part ces avantages, et qu'on mette en regard le droit de l'amitié, est-ce qu'ils balanceront longtemps ? Non certes, car la nature n'a pas la force voulue pour mépriser ce qui donne la puissance... Où trouver quelqu'un, s'écrie-t-il, qui cèderait sa place à son ami ? ». Mais voici qu'il s'est trouvé un Jonathan pour vaincre la nature, faire fi de la gloire et de la puissance et donner sa place à son ami ! « Tu seras, dit-il, roi, et moi, le second après toi ». Voilà l'amitié véritable, parfaite, stable et éternelle ; l'envie ne peut la corrompre, ni le soupçon la diminuer, ni l'ambition la dissoudre ; elle résiste à l'épreuve, elle reste ferme sous les coups du bélier ; frappée par tant d'insultes, elle demeure inflexible ; harcelée par tant d'outrages, elle se maintient immobile. « Va donc, et fais de même ». Mais si tu juges trop dur ou même impossible de te préférer celui que tu aimes, donne au moins tous tes soins à l'égaliser à toi, si tu veux te montrer un ami véritable. Car, l'amitié n'est pas cultivée comme il se doit par ceux qui ne mettent pas entre eux l'égalité. – « Sois déferent pour ton ami, comme pour ton égal, écrit Ambroise, et n'aie point honte de le prévenir par tes bons offices. Car, l'amitié ignore l'orgueil. Un ami fidèle est un remède pour cette vie, un gage d'immortalité pour l'autre ».

3. Art de donner.

Voyons, à présent, comment il faut, en matière de bienfaits, cultiver l'amitié et, sur ce sujet, dérobons quelque chose à des mains étrangères. « Qu'en amitié, a dit quelqu'un, on observe la règle suivante : ne demander que des choses honnêtes à ses amis ; faire pour eux tout ce qui n'est pas incompatible avec le devoir et ne pas attendre qu'ils nous le demandent ; agir toujours sans retard, toujours avec le désir de rendre service ». S'il faut savoir perdre de l'argent pour un ami, à plus forte raison faut-il contribuer à ce qui peut lui être utile ou nécessaire. Mais tous n'ont pas les mêmes possibilités. L'un a de l'argent en abondance, l'autre des champs et des propriétés ; l'un est qualifié pour donner des conseils, l'autre jouit de plus d'influence. En cela, considère prudemment comment tu dois te conduire envers ton ami. – En matière d'argent, l'Écriture est assez explicite ; il y est dit : « Sache perdre ton argent en faveur de ton ami ». Mais puisque « les yeux du sage sont à sa tête », si nous sommes les membres et le Christ la tête, faisons ce que dit le Prophète : « Mes yeux sont constamment tournés vers le Seigneur », pour recevoir de Lui la règle de vie dont il est écrit : « Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande au Seigneur, qui donne à tous libéralement et sans rien reprocher ». Donne donc à ton ami sans lui faire de reproches, sans attendre la récompense, sans plisser le front, sans détourner le visage, sans baisser les yeux ; mais avec sérénité, d'un air gai, coupant d'un mot aimable la demande qu'on t'adresse ; préviens-la avec bienveillance et tu ne paraîtras pas céder à la prière en donnant ce qu'on désire. Car, pour une âme bien née, il n'est rien de plus humiliant que de devoir demander. Puisque ton ami et toi vous ne devez plus être qu'un cœur et qu'une âme, ce serait lui faire trop d'injure, si l'argent, lui aussi, n'était pas commun entre vous. Voilà donc la loi à observer entre amis à ce sujet : que chacun donne de sa personne et de ses biens, de sorte que celui qui offre, garde le sourire, et que celui qui accepte, ne perde pas son assurance. Booz avait remarqué l'indigence de Ruth, la Moabite ; tandis qu'elle glanait les épis derrière ses moissonneurs, il lui adresse la parole, l'encourage et l'invite à partager le repas de ses serviteurs ; bien plus, il s'ingénie à

lui épargner la honte et commande aux ouvriers de laisser intentionnellement tomber quelques épis qu'elle pourrait ramasser sans scrupule ». Ainsi nous aussi, nous devons ingénieusement rechercher les besoins de nos amis, prévenir leurs demandes par nos bienfaits et les offrir de telle sorte que celui qui reçoit paraisse plutôt faire un plaisir que celui qui donne.

Gautier. Mais nous, qui n'avons pas la permission de recevoir ou de donner quoi que ce soit, comment remplissons-nous ce devoir de l'amitié spirituelle ?

Aelred. Les hommes mèneraient une vie parfaitement heureuse, a dit un Sage, si ces deux mots de « mien » et de « tien » disparaissaient de leur langage. Certes, la sainte pauvreté, sainte parce que volontaire, confère une grande fermeté à l'amitié spirituelle. La cupidité, en effet, est meurtrière pour l'amitié ; aussi l'amitié, une fois née, se gardera certes d'autant plus aisément, que l'âme se trouvera davantage purgée de ce poison.

Il est cependant, en l'amour spirituel, d'autres genres de bienfaits, grâce auxquels des amis peuvent s'assister et s'aider. Et d'abord, qu'ils aient le souci les uns des autres, qu'ils prient les uns pour les autres, que l'un sache rougir ou se réjouir pour l'autre, qu'il déplore la faute de son ami comme la sienne propre, qu'il regarde comme son propre progrès le progrès de son ami. Qu'autant que possible, il relève le pusillanime, accueille le faible, console l'affligé, supporte le colérique. Qu'il respecte, en outre, le regard de son ami au point de n'oser faire quoi que ce soit de déshonnête, ni dire quoi que ce soit d'inconvenant. Car, toute faute qu'il aura commise, rejaillira sur son ami, qui ne se contentera pas d'en rougir ou de s'en affliger en lui-même, mais celui qui en aura été témoin oculaire ou auriculaire, se la reprochera comme s'il avait péché en personne ; ainsi, si l'on ne veut pas s'épargner soi-même, on sera d'avis d'épargner au moins son ami. La réserve est donc la meilleure compagne de l'amitié : « C'est lui enlever son plus bel ornement que de lui ôter la réserve ». Combien souvent n'est-il pas arrivé que le feu de la colère qui couvait en moi et allait éclater au dehors, un geste de mon ami l'a étouffé et éteint ! Combien de fois une parole indécente, sur le point de sortir de ma bouche, n'a-t-elle pas été arrêtée par sa mine sévère ! Combien de fois prêt à me laisser aller sans précaution à la plaisanterie ou glissant à des conversations oiseuses, n'ai-je pas retrouvé, à sa venue, la gravité convenable.

De plus, tout conseil est plus facilement accepté, venant d'un ami, et plus sûrement retenu ; car son autorité est grande en la matière, puisqu'on ne peut mettre en doute sa bonne foi ni le soupçonner de flatterie. Qu'un ami donne donc de bons conseils à son ami, en toute assurance, clairement et librement.

Et, il ne faut pas se contenter d'avertir ses amis ; il faut encore, si besoin en est, les réprimander. Car, la vérité est pénible à certains, elle provoque quelquefois la haine, selon cette maxime : la complaisance gagne des amis, la vérité engendre la haine. Cette complaisance est d'autant plus funeste, qu'indulgente à ses fautes, elle laisse un ami se précipiter à sa perte. Il faut surtout accuser son ami, il faut surtout le reprendre, s'il en vient à mépriser la vérité et s'il se porte à une action criminelle par complaisances et blandices. Non que nous ne devons traiter nos amis avec une aimable politesse et le plus souvent quelques caresses ; mais, en tout, il faut observer la mesure : que l'avertissement soit sans aigreur et l'objurgation sans outrage. Que nos services et caresses s'accompagnent d'une honnête affabilité ; mais que la flatterie, auxiliaire des vices, en soit tenue fort éloignée ; elle n'est digne ni d'un ami, ni même d'un homme libre. Quant à celui dont les oreilles sont fermées à la vérité, et qui est incapable de l'entendre de la bouche d'un ami, il faut désespérer de son salut.

A ce propos, comme le remarque saint Ambroise, « Si tu aperçois quelque faute en ton ami, reprends-le en secret ; s'il ne t'écoute pas, reprends-le en public. Car la correction a du bon et elle vaut très souvent mieux qu'une amitié qui se tait. Ton ami se croira offensé ? ne l'en reprends pas moins ! L'amertume de la correction blessera son cœur ? ne l'en reprends pas moins ! On supporte mieux, en effet, les blessures de la main d'un ami que les baisers de la bouche des flatteurs. Quand donc il se trompe, reprends ton ami. » Mais, par dessus tout, il faut éviter dans la correction, la colère et l'amertume ; de peur de paraître vouloir moins corriger un ami que satisfaire son ressentiment. J'en ai vu qui, en reprenant leurs amis, décoraient du nom de zèle ou de liberté l'amertume de leur âme et leur bouillante fureur ; et qui, suivant ce mouvement impétueux et non la raison, leur étaient par cette façon de reprendre, beaucoup plus nuisibles qu'utiles. Or, il n'y a pas d'excuse pour cette faute entre amis. Un ami, en effet, doit compatir à son ami, condescendre à sa faiblesse, regarder ses défauts comme les siens propres, le reprendre avec humilité,

avec sympathie. La correction se fera par une mine attristée, à voix contenue, avec des paroles entrecoupées de larmes : que l'on ne voie pas seulement, mais que l'on sente qu'elle procède de l'amour et non de la rancœur. S'il rejette peut-être un premier avis, il accueillera le second. Et toi, dans l'entretemps, prie ; dans l'entretemps, pleure ; montre un visage peiné, garde-lui une tendre affection. Il faut aussi examiner la nature de son esprit. Il en est avec qui les caresses réussissent et qu'elles apaisent aisément ; il en est d'autres qui n'en font aucun cas et qu'on corrige mieux du verbe et de la verge. Il faut donc qu'un ami se conforme et s'adapte de telle sorte à son ami qu'il sache s'accorder à son caractère ; et s'il doit l'assister dans les dangers extérieurs, combien davantage se hâtera-t-il de lui venir en aide quand son âme est en péril !

Donc, si le propre de l'amitié est d'avertir et d'être averti ; d'un côté, de le faire librement, mais sans acrimonie ; de l'autre, de recevoir l'avertissement avec patience et sans répugnance, il faut tenir qu'il n'existe pas de peste plus funeste en l'amitié que l'adulation et la flatterie ; ainsi font les gens légers, les trompeurs, ceux dont les paroles expriment la volonté, non la vérité. Qu'il n'y ait donc entre amis aucune hésitation, rien de la simulation qui répugne tant à l'amitié. On doit, sans aucun doute, la vérité à son ami ; sans elle, le mot d'amitié perd sa valeur.

« Le juste, dit le saint roi David, me corrigera dans sa miséricorde et me reprendra, mais l'huile du pécheur ne parfumera point ma tête ». Mais le simulateur et le trompeur provoquent la colère de Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur dit par son prophète : « O mon peuple, ceux qui te proclament bienheureux te trompent, et égarent la marche de tes pas ». Et Salomon, « L'hypocrite trompe son ami par ses paroles ». Sous ce rapport, l'amitié doit être pratiquée de telle sorte que si on croit quelquefois nécessaire, pour des motifs bien déterminés, d'admettre la dissimulation, on ne tolère jamais la simulation.

Gautier. Comment, je te prie, la dissimulation pourrait-elle devenir nécessaire, alors qu'à mon avis elle est toujours un mal ?

Aelred. Tu fais erreur, mon fils ; car, il est dit que Dieu dissimule les fautes des pécheurs, ne voulant pas la mort du coupable, mais au contraire qu'il se convertisse et vive.

Gautier. Montre-moi donc comment distinguer entre simulation et dissimulation.

Aelred. La simulation me paraît un assentiment hypocrite donné contre le jugement de la raison. Térence l'a mis assez élégamment en scène dans le personnage de Gnathon : « On dit non : je dis non. On dit oui : je dis oui ; enfin, je me suis imposé d'être toujours de leur avis ». Et il se peut que cet auteur païen ait puisé en nos trésors, car il s'exprime comme notre prophète qui a mis clairement les mêmes paroles dans la bouche d'un peuple pervers : « Voyez, pour nous des choses vaines, dites-nous des choses agréables ». Et ailleurs : « Les prophètes prophétisaient le mensonge, et les prêtres applaudissaient de la main, et mon peuple y prenait plaisir ». Le vice de la simulation est partout détestable ; il faut s'en garder toujours et partout. Mais il existe une dissimulation officieuse, qui consiste à différer le châtement ou la réprimande, sans approuver intérieurement la faute, suivant les circonstances de lieu, de temps et de personne. Ainsi, si un ami a péché à la vue du public, il ne faut pas le reprendre sur-le-champ et au grand jour ; mais on doit dissimuler suivant les lieux, bien plus, l'excuser autant qu'il est possible sans blesser la vérité et attendre pour lui adresser la remontrance méritée, l'occasion d'un entretien familial et secret. Ainsi encore, quand l'esprit est accaparé par beaucoup d'objets et moins capable d'attention à ce qu'on devrait dire ; quand, pour d'autres raisons survenues, le cœur est trop ému et quelque peu troublé, il faut savoir dissimuler, jusqu'à ce que le tumulte intérieur s'étant calmé, la réprimande puisse se supporter d'une oreille plus apaisée. Le roi David, entraîné par la passion, avait ajouté l'homicide à l'adultère ; le prophète Nathan qui allait le reprendre, su déférer à la majesté royale ; à un tel personnage, il ne reprocha pas son crime sans préparation ni sous l'empire de l'émotion ; mais il dissimula, d'abord, congrûment et arracha, ensuite au roi, par cette conduite prudente, un arrêt contre lui-même.

4. Faut-il pousser ses amis ?

Gautier. Cette distinction m'agrée fort. Mais je voudrais savoir ceci. Supposons un ami puissant capable de pousser qui il voudrait aux places et aux dignités ; devrait-il en un tel choix préférer aux autres

ceux qu'il aime et dont il est aimé et parmi ces derniers celui qu'il aime davantage à ceux qu'il aime moins ?

Aelred. Il n'est pas inutile d'examiner aussi sous ce rapport la façon de cultiver l'amitié. Il s'en trouve, en effet, qui s'imaginent ne pas être aimés ; quand on ne peut les faire avancer ; ils se plaignent d'être méprisés, si on ne les engage pas dans les embarras des fonctions publiques. C'est la source, nous le savons, de graves dissentiments entre gens qui se croient amis ; l'indignation est bien près d'amener la rupture, et la rupture, les gros mots. C'est pourquoi, il faut prendre garde quand il s'agit de conférer des dignités ou des charges, surtout ecclésiastiques ; il ne faut pas avoir égard au crédit dont on dispose, mais aux capacités des candidats. Plusieurs méritent sans doute notre prédilection, mais non une promotion ; nous en affectionnons beaucoup, à juste titre et non sans charme, et, cependant, nous ne pourrions sans faute grave de notre part et sans péril extrême pour eux, les impliquer dans les embarras des affaires. En cette matière, il faut toujours suivre la raison, non le sentiment ; et ne pas confier ces places et ces charges à ceux que nous aimons le plus, mais à ceux que nous croyons le plus capables de les occuper. Toutefois à égalité de mérite, je ne désapprouve guère de laisser l'affection jouer quelque peu son rôle.

Et qu'on ne se prétende pas méprisé, si l'on n'est pas promu : le Seigneur Jésus a préféré, à ce point de vue, Pierre à Jean : il n'a rien retiré de son affection envers Jean pour avoir conféré la primauté à Pierre. A Pierre, il confia son Église, à Jean il confia une mère tendrement aimée. A Pierre, il donna les clefs de son royaume, à Jean il découvrit les secrets de son cœur. Pierre occupe un poste plus élevé, mais Jean a une place plus sûre. Pierre a beau être constitué en dignité ; quand Jésus dit : « L'un de vous me trahira », il s'effarouche avec les autres et se trouble ; tandis que Jean, rendu plus audacieux parce qu'il repose sur la poitrine du Maître, l'interroge, à l'instigation de Pierre, sur la personne du traître ? Pierre est exposé aux risques de l'action, Jean réservé aux douceurs de l'affection, selon la parole : « C'est ainsi que je veux qu'il demeure, jusqu'à ce que je revienne ». « Il nous a donné l'exemple afin que nous fassions aussi de même ». Accordons à un ami tout notre amour, toutes nos faveurs, toute notre douceur, toute notre charité ; quant à ces honneurs futiles et à ces charges, imposons-les à ceux que la raison nous désignera et sachons bien qu'il n'aime jamais véritablement un ami, celui à qui cet ami même ne suffit pas et qui recherche, en plus, ces avantages sordides et méprisables. Il faut bien y prendre garde : qu'une affection trop tendre ne vienne pas empêcher un plus grand bien ; ce qui se produirait, si nous ne voulions ni éloigner, ni charger ceux à qui nous portons un amour plus profond, malgré tout le fruit que nous pourrions attendre d'eux. Dans une amitié bien ordonnée, la raison règle le sentiment et l'on consulte moins l'agrément de ses amis que l'utilité générale.

5. Souvenirs.

Je me rappelle en ce moment, deux de mes intimes qui, bien qu'enlevés de ce monde, sont vivants pour moi et le seront toujours ; je m'étais attaché l'un dans les commencements de ma conversion, à cause d'une certaine ressemblance dans nos caractères et dans nos goûts ; je n'étais alors qu'un adolescent ; l'autre, je l'avais distingué tout enfant et mis à l'épreuve de bien des manières, alors que l'âge me faisait déjà grisonner, et je m'étais lié avec lui d'une très étroite amitié. En un temps où ne m'écrasait pas encore le fardeau de la charge pastorale, où ne me tourmentait pas encore la préoccupation des intérêts temporels, j'avais choisi le premier pour partager avec lui le charme des délices du cloître et des réalités spirituelles, auxquelles je m'initiais alors ; je n'exigeais rien de lui, je n'avais rien autre à lui donner que mon affection et de douces marques d'affection, selon que me le dictait la charité. Le second, je me l'étais associé, encore tout jeune, pour porter ma part de soucis ; je l'eus comme auxiliaire dans mes travaux et mes sueurs. Aidé de mes souvenirs, je tâche de distinguer entre ces deux amitiés : l'une me paraît appuyée davantage sur le sentiment, et l'autre sur la raison ; et cependant le sentiment ne faisait pas défaut à celle-ci, et la raison n'avait pas déserté celle-là. Je remarque encore que le premier m'a été arraché aux débuts mêmes de notre amitié ; j'ai pu le choisir, comme prescrit, mais non le mettre à l'épreuve ; le second m'a été soumis et je l'ai aimé, de son enfance au milieu de son âge ; ensemble nous avons gravi tous les degrés de l'amitié, autant qu'il était possible à notre imperfection.

Ce fut d'abord l'admiration pour ses vertus qui inclina mon cœur vers lui ; je le menai un jour, des pays du sud, en cette solitude boréale ; je fus le premier à l'instruire dans les disciplines régulières. Dès lors, il remporta la victoire sur son corps ; son endurance au travail et à la faim fut exemplaire ; elle fit

l'admiration de tous ; je m'en glorifiais et y prenais plaisir. Dès ce temps, je jugeai bon de l'élever dans les principes de l'amitié ; car, il n'était une charge pour personne et je le voyais agréable à tous. Il allait et venait, docile aux ordres des anciens ; il était humble, doux, de mœurs sévères, rare en paroles, ignorant l'indignation, les murmures, la rancœur, ne sachant point ce qu'est la médisance ; il marchait comme un sourd sans entendre, et comme un muet, il n'ouvrait pas la bouche. Devenu comme une bête de somme, il obéissait au mors et portait infatigablement en son corps et en son âme le joug de la discipline régulière. Encore enfant, il était entré un jour dans la cellule réservée aux malades ; mon vénérable Père et prédécesseur lui reproche de céder, si vite et à son âge, à l'appât du repos et de la paresse ; à ces mots, il rougit, sort bientôt de l'infirmerie et s'applique avec tant de ferveur aux travaux du corps, que pendant de longues années et même dans une grave maladie, il ne se relâcha en rien de sa rigueur habituelle. Il s'était ainsi merveilleusement enraciné dans mon cœur, et je fus amené à faire de cet inférieur un compagnon, puis d'un compagnon un ami, enfin d'un ami quelconque un ami très cher. Voyant ses progrès parmi les chevronnés de la vertu et de la grâce, je pris conseil des frères et lui imposai la charge de sous-prieur. Il la reçut à contrecœur, mais fidèle à son vœu d'obéissance, il s'inclina modestement. Pourtant, me prenant à part, il me supplia instamment de le démettre, prétextant son âge, prétextant son ignorance, invoquant aussi l'amitié à laquelle nous venions de nous initier ; il redoutait, en cette occasion, de m'aimer moins ou d'être moins aimé par moi. Et comme il n'aboutissait pas par ces raisons, il commença par exprimer ouvertement ses craintes à notre égard à tous deux et à énumérer, en toute humilité et réserve, ce qui lui plaisait moins en moi ; dans l'espoir, – il me l'a confessé plus tard, – que je m'offenserais de cette espèce de présomption et que je serais ainsi plus facilement porté à accéder à sa demande. Mais ce fut précisément cette sincérité et cette liberté de langage qui mit le comble à notre amitié ; car je ne voulais pas de lui comme d'un ami quelconque. Aussi, quand il vit que ce qu'il venait de me dire me faisait plaisir, que je répondais humblement à toutes ses questions, que je lui donnais raison en tout, et qu'au lieu de me blesser, il n'avait réussi qu'à augmenter mon amitié, il commença, de son côté, à s'attacher plus étroitement à moi, à lâcher les rênes à son affection, et se fondre tout entier en mon cœur. Ainsi, j'éprouvai sa liberté, et lui, ma patience. A mon tour, je ripostai et, à l'occasion, je crus devoir le sermonner un peu durement et ne pas épargner des reproches quelque peu outrageants ; malgré la liberté de mon langage, je ne le trouvai ni impatient, ni ingrat. Je me mis ensuite à lui révéler mes projets cachés ; il se trouva discret. Ainsi, notre amour s'accrut, notre affection s'échauffa, notre charité s'affermi, jusqu'à ce que nous en arrivâmes à ne faire plus qu'un cœur et qu'une âme, à vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses, à vider notre amour de toute crainte, lui laisser ignorer toute offense, ne jamais lui fournir matière à soupçons et le hérissier contre les flatteries. Entre nous, point de simulation, point de fard, point d'adulation déshonnête, point de dureté inconvenante, point de détours, point de recoins ; tout était à nu et à découvert ; mon cœur, me semblait-il, se confondait en quelque sorte avec le sien, et le sien avec le mien, et il pensait de même. Nous marchions ainsi droitement en l'amitié. Nous reprenions-nous ? c'était sans fâcherie. Étions-nous d'accord ? c'était sans complaisance coupable. Il se montrait, en toute occasion, mon ami ; il veillait à ma tranquillité, à mon repos, autant qu'il le pouvait. Il s'exposait lui-même aux dangers, il allait au-devant des obstacles. Je voulais parfois, – il était déjà malade, – lui offrir quelque soulagement emprunté aux choses du monde ; il refusait, disant qu'il fallait prendre garde à ce qu'on ne mesurât notre amour sur cette consolation selon la chair et qu'on ne l'attribuât plus à mon sentiment charnel qu'à son besoin, et que par là, mon autorité ne vînt à s'amoindrir. Bref, il était comme ma main, mon œil ; le bâton de ma vieillesse, l'oreiller de mon esprit, le doux soulagement de mes peines ; son amour me recevait dans son sein quand j'étais fatigué de travailler ; ses conseils me renouvelaient quand j'étais plongé dans la tristesse ou le chagrin. Il pacifiait mes émotions, il adoucissait ma colère. Tout ce qui m'arrivait de moins agréable, je le lui rapportais ; ce que je ne pouvais endurer seul, je le soutenais plus facilement, m'épaulant contre lui. Eh quoi ! N'était-ce pas déjà une portion de béatitude que de s'entr'aimer et de s'entr'aider de cette sorte ; que de s'appuyer sur la douceur de cet amour fraternel, pour prendre son essor, plus haut, vers la sublime splendeur de l'amour divin ; que de s'élever sur l'échelle de la charité, jusqu'à l'étreinte amoureuse du Christ, ou de redescendre à l'amour du prochain, pour s'y reposer suavement ? Nous avons inséré ici, à titre d'exemple, le souvenir de cette amitié qui fut nôtre ; si vous y remarquez quelque point digne d'imitation, faites-en votre profit.

Résumé et envolée finale.

Mais, pour clore enfin cet entretien – et voici que le soleil précipite sa course – vous ne doutez pas, n'est-il pas vrai, que l'amitié n'ait son point de départ dans l'amour. Car, qui ne s'aime pas soi-même, comment pourrait-il aimer un autre ? Et comme on doit régler l'amour du prochain sur le modèle de l'amour qu'on se porte à soi-même, ce n'est pas s'aimer soi-même, que d'exiger de soi ou de s'infliger quelque turpitude ou déshonneur. La première chose à faire est donc de se purifier, de ne rien se permettre d'indécent, de ne rien omettre d'utile. S'aimant de la sorte, que l'on aime son prochain d'après la même règle. Mais cet amour du prochain embrasse un grand nombre ; aussi, est-il nécessaire de choisir parmi eux, celui qu'on admettra familièrement aux secrets de son amitié, en qui on répandra largement son affection, à qui on découvrira sa poitrine jusqu'à mettre à nu ses entrailles et la moelle de ses os, les pensées et les desseins de son cœur. On le choisira, non suivant l'impulsion d'un sentiment passionné, mais selon ce qu'une intelligence perspicace fera reconnaître en lui de similitude dans les mœurs et découvrir de vertus à admirer. Puis, on se dépensera pour son ami, sans versatilité, mais avec joie ; et l'on n'omettra point de lui rendre devoirs et services selon l'ordre de la bienveillance et de la charité. Là-dessus, on mettra à l'épreuve sa loyauté, son honnêteté, sa patience. On passera peu à peu à la communication de ses projets, à la participation assidue aux mêmes soucis et, pour ainsi dire, à une certaine conformité de visage. Il convient que cette conformité soit si parfaite entre deux amis, qu'une fois mis en présence, la mine de l'un se peigne sur le visage de l'autre et qu'une même expression s'y lise, soit d'abattement et de tristesse, soit de joie et de sérénité. Le choix fait et l'épreuve subie, quand on s'est assuré que cet ami ne voudrait rien exiger ni accorder d'inconvenant et qu'il juge l'amitié une vertu, non un commerce ; qu'il fuit l'adulation et déteste la flatterie ; qu'il se montre libre, mais avec discrétion, patient à recevoir la réprimande, ferme et stable dans son affection ; alors, on éprouvera ce doux sentiment de l'âme : « Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble ». Qu'il est profitable, alors, de se condouloir l'un l'autre, de peiner l'un pour l'autre, de porter les fardeaux l'un de l'autre, chacun prenant son plaisir à se négliger pour son ami, à lui préférer sa volonté propre, à subvenir plus volontiers à ses nécessités qu'aux siennes, à s'opposer aux maux qui le menacent, à s'exposer pour lui aux dangers. Quelle joie pour eux, dans l'intervalle, de s'entretenir l'un l'autre, de se découvrir mutuellement leurs aspirations, d'examiner ensemble toutes les difficultés et de tomber pleinement d'accord sur toutes choses ! A cela s'ajoute la prière faite l'un pour l'autre : prière d'autant plus efficace dans le souvenir donné à un ami, qu'elle s'adresse à Dieu avec plus d'affection ; quand coulent les larmes arrachées par la crainte, excitées par le sentiment ou amenées par le chagrin. Ainsi, en priant le Christ pour un ami et en s'efforçant d'être exaucé par le Christ en sa faveur, c'est vers le Christ lui-même que l'on se porte avec amour et désir ; tout à coup et sans qu'on s'en aperçoive, vient le moment où l'affection passe d'un objet à l'autre ; et comme si l'on touchait, de près, la douceur du Christ en personne, on commence à goûter combien il est aimable et à éprouver combien il est suave. Voilà comment, en s'élevant de cet amour déjà saint par lequel on embrasse un ami, à l'amour par lequel on embrasse le Christ, on dégustera, à pleine bouche, avec joie, le fruit spirituel de l'amitié ; espérant pour plus tard la plénitude de ce bonheur : quand la crainte que nous éprouvons les uns pour les autres et qui fait notre souci aura disparu ; quand toutes les contrariétés que nous devons subir les uns pour les autres auront été chassées ; quand, de plus, l'aiguillon de la mort aura été détruit avec la mort elle-même, cet aiguillon – dont les piqûres à présent fatiguent si souvent au point que fatalement nous nous affligeons les uns pour les autres – ; quand enfin la sécurité aura été conquise, alors nous nous réjouirons de l'éternel amour de ce souverain Bien ; alors, cette amitié, à laquelle ici-bas, nous ne pouvons admettre qu'un petit nombre, se répandra sur tous et répandue sur tous, elle remontera vers Dieu, car alors « Dieu sera tout en tous ».